



**QUAND LA LUMIÈRE S'ÉTEINT,
LES LÛCIOLES DANSENT EN SILENCE**

***LA FIN DE L'ABONDANCE DES SOCIÉTÉS D'OCCIDENT
OU LA NÉCESSITÉ D'ÉCLAIRER AUTREMENT***

Dominique ORSAY
ENSAD Nancy - Artem, 2024

LES LUCIOLES DANSENT EN SILENCE

**QUAND LA LUMIÈRE S'ÉTEINT,
LES LUCIOLES DANSENT EN SILENCE**

*LA FIN DE L'ABONDANCE DES SOCIÉTÉS D'OCCIDENT
OU LA NÉCESSITÉ D'ÉCLAIRER AUTREMENT*

Dominique ORSAY
Mémoire réalisé pour l'obtention du D.N.S.E.P. Design grade Master, 2024
École nationale supérieure d'art et de design de Nancy - Artem

Mots clés : Éclairage public, obscurité, insécurité, société du spectacle, tourisme, pollution lumineuse, philosophie japonaise.

Key words : Street lighting, darkness, insecurity, society of the spectacle, tourism, light pollution, Japanese philosophy.

SOMMAIRE

| | |
|--|-----------|
| Propos liminaire..... | 11 |
| I.1. Un nouveau rapport au temps..... | 15 |
| Société des spectacles..... | 16 |
| Tourisme et éclairage..... | 20 |
| I.2. Une culture de la peur..... | 20 |
| Histoire électrique..... | 20 |
| Sentiment ou faits ?..... | 21 |
| II.1. La peur de l'obscurité..... | 27 |
| Peur millénaire..... | 27 |
| Le monde obscur de la tradition chrétienne..... | 28 |
| L'obscurité dans les arts..... | 30 |
| II.2. L'amour de l'obscurité..... | 35 |
| Philosophie japonaise..... | 35 |
| Construire avec l'ombre..... | 39 |
| III.1. Un problème lumineux..... | 44 |
| Nécessité énergétique..... | 44 |
| Bienfaits de la lumière..... | 47 |
| III.2. Le réveil des générations..... | 48 |
| L'œil d'aujourd'hui..... | 48 |
| Début d'étincelle..... | 49 |
| III.3. De nouvelles pratiques obscures..... | 52 |
| IV.1. Perceptions physiques..... | 56 |
| Perceptions physiques..... | 56 |
| Perceptions culturelles..... | 57 |
| IV.2. Expériences lumineuses..... | 59 |
| Et pour finir..... | 61 |
| Bibliographie..... | 63 |



Au fond de la grande salle de la bibliothèque universitaire, debout à côté d'un fauteuil céruleen, Marianne classe les derniers livres récemment acquis. Il est 5h32 et, comme convenu sur la fiche de poste, son temps de travail prend fin. Les lumières s'éteignent, toutes en même temps, nécessité des économies et sobriété énergétique faisant loi. La lune commence déjà à s'assombrir. La silhouette de Marianne se mêle aux ombres formées par les mobiliers disposés ici et là. Elle n'est pas rassurée, seule, au milieu de ces monstres de bois et de papier. « Bon, j'en ai fini pour aujourd'hui, je rentre. » dit-elle à voix haute pour se rassurer. Quand la peur commence à poindre au milieu de lieux obscurs, la jeune femme se parle ainsi à elle-même, c'est sa technique. Elle sent alors l'air autour de son corps, sa voix fébrile dessine l'espace, elle sollicite d'autres sens décuplés par le noir, en espérant que personne ne réponde. Marianne n'aime pas la nuit. Enfin, elle ne l'aime plus ou plutôt elle en a peur. Ce n'est pas une peur raisonnable tel que vous et moi pourrions ressentir, mais une vive détresse. Et pourtant cette même obscurité lui est indispensable. Hypersensible à la lumière, Marianne ne peut sortir en plein jour au risque de voir ses rétines brûlées par les rayons du soleil. Les derniers livres rangés, les derniers échos disparaissant et se retrouvant seule dans l'obscurité, une angoisse tenace, sourde et oppressante l'envahit. Les ombres créées par les éclairages extérieurs dansent sur les murs, les livres silencieux semblent la regarder, elle ne peut s'empêcher de se sentir épiée par des créatures nocturnes ou des choses terrifiantes.

Soudain, un bruit remonte le long de l'escalier situé derrière elle, en dehors de son champ de vision. Un bruit métallique qui résonne sous les voûtes du plafond arqué. Un bruit qui s'amplifie dans l'atmosphère, se répercute autour d'elle, rôde dans les allées. Le visage de Marianne se fige, ses lèvres se raidissent. Il lui faut traverser toute la longueur de l'édifice, passer les rayons sur lesquels sont stockés les milliers de livres et ouvrir la petite porte sur le côté pour fuir l'endroit. Prenant son courage à deux mains, la jeune fille s'élance à vive allure en direction de la porte, faisant voltiger sa longue robe verte. Mais elle est interrompue net dans son élan. Effroi, malaise envahissant son

dos, sa nuque, ses oreilles et son cœur. Évidemment elle le sait, sous l'escalier, derrière elle, tapis dans l'ombre... Avec l'espoir de ne voir que le noir habituel, libre de toute chimère, elle se retourne. Mais alors que ses yeux se posent sur des marches noirâtres, une autre paire de prunelles d'un vert éclatant l'observe, de grandes dents acérées, des griffes plus pointues que tout ce qu'elle a pu voir jusqu'alors. Un cri glaçant s'échappe de la bouche de la créature qui grossi, grossi encore et encore de sorte que son dos recroquevillé semble épouser la courbure du plafond. Est-ce un esprit qui la tourmente – qu'est-ce ? – car son visage semble se pencher sur celui de Marianne immobile, tétanisée, incapable de bouger. Elle aperçoit déjà la lumière au bout du tunnel, cette lumière dont tout le monde parle. Mais elle en voit deux. Deux rayons tournoyant et fendant l'espace. Deux rayons brûlant l'obscurité et transperçant de part en part l'être redouté. Par la fenêtre, une voiture passe. « Oh merde ! s'exclame Marianne avec soulagement. Décidément, mon imagination me fera faire une crise cardiaque. » Reprenant le contrôle de ses pensées, elle se sent prête à quitter la bibliothèque sereinement. Après cet épisode, son esprit se calme et elle retrouve une énergie insoupçonnée. Comme après un effort, une sensation des plus agréables envahit le corps, chaude, apaisante et dynamique.

Nous sommes le vendredi 13 janvier.

Dans la nuit obscure, l'humanité a longtemps frissonné. Elle cache pourtant, en son sein, un monde foisonnant. Marianne se tient entre ces deux mondes et oscille entre frayeur et attraction. Dans la peur les étoiles brillent et les lucioles dansent, la flamme se ravive et les sens s'éveillent. Et si ce sentiment éprouvé par la jeune femme n'était qu'un simple ressenti, un souvenir lointain de la condition humaine ? Et si les ténèbres n'étaient qu'un écrin, ne demandant qu'à être ouvert afin d'observer les merveilles cachées de la nature crépusculaire ?



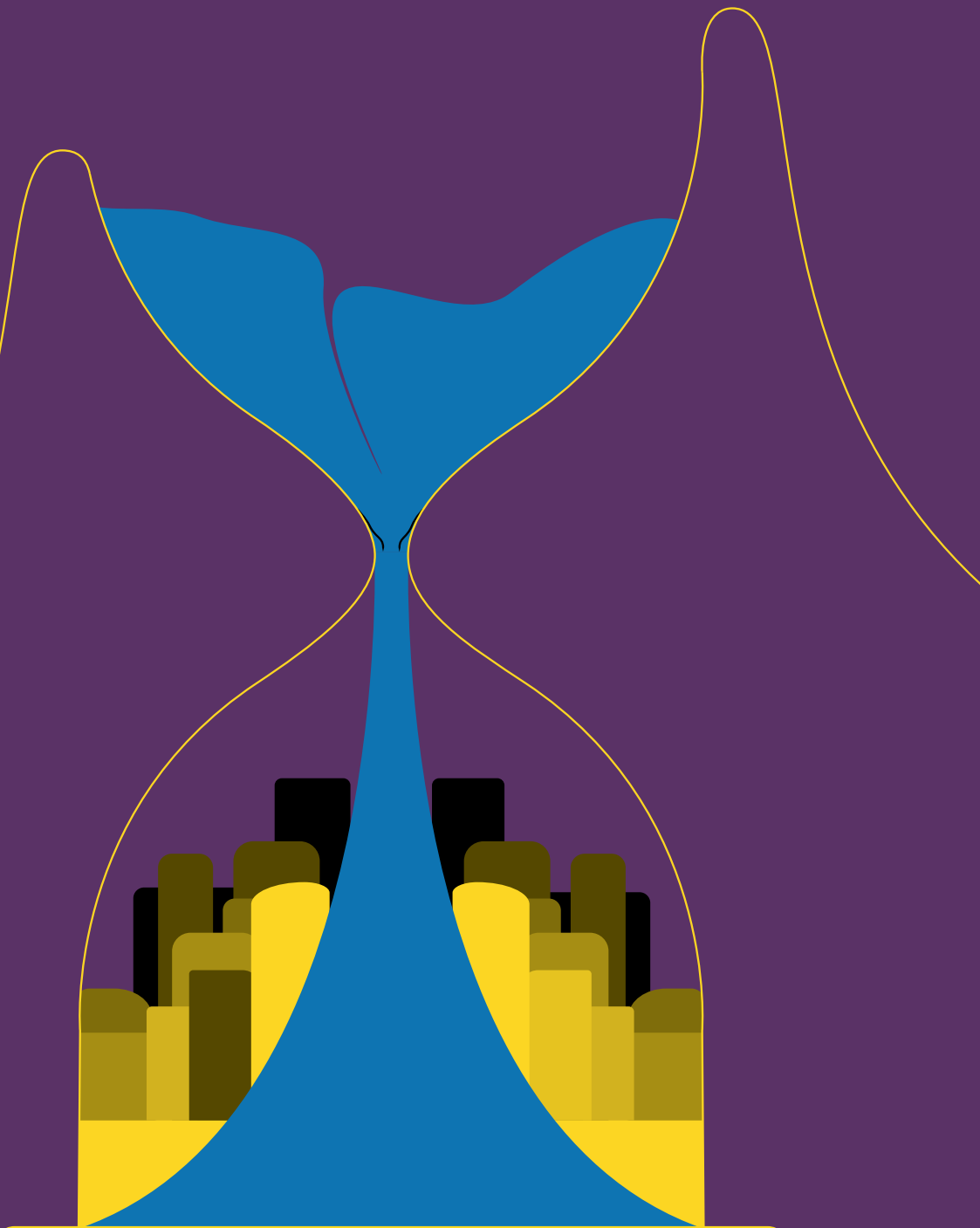
PROPOS LIMINAIRE

Pensez-vous que l'obscurité soit une menace ? Êtes-vous en proie à une certaine inquiétude face à la nuit ? Je vous propose ici d'arpenter la beauté cachée de l'obscurité taciturne dans un mémoire entre réalité et fiction. La nuit sera notre guide, notre fil pour évoquer différentes temporalités et des thèmes contemporains. Elle est temps d'ombre et de mystère et souvent source de crainte et d'insécurité pour les êtres humains. Nous partirons du fait que derrière ce voile noir se déploie une polyphonie noctambule, un spectacle naturel où lumière et obscurité, sons, silences et biodiversité trouvent refuge. Je propose de vous laisser guider dans cette symphonie nocturne, dans une promenade au-delà de nos villes éblouissantes et de nos rues illuminées. Transportés dans les mystères de l'ombre sous la lumière de la nuit, à la découverte de la beauté cachée des ténèbres, nous en tisserons les fils obscurs par cette promenade sérieuse qui mêle course technique et valeurs des sociétés, recherche spirituelle et art, imaginaire millénaire, Orient et Occident...

Oublions nos peurs et partons ensemble à la découverte de l'obscurité bienveillante, de la symphonie du silence, des lueurs nocturnes et des lucioles dansantes.

The background features a repeating pattern of stylized leaves and branches in various shades of blue and white. The leaves are elongated and pointed, arranged in clusters and along thin stems. The overall aesthetic is clean and modern, with a focus on natural motifs.

INTRODUCTION



UN NOUVEAU RAPPORT AU TEMPS

Nous avons une espérance de vie bien supérieure à celle de nos aînés. Au temps de la première guerre mondiale, celle-ci était estimée à 500 000 heures, puis à 600 000 heures en 1945 pour arriver, aujourd'hui, à 700 000 heures. Ces statistiques augmenteront encore, dépassant certainement, dans quelques générations, le million d'heure. En France, le temps de travail s'élève à environ 67000 heures, soit moins de 10% d'une vie. Il y a une cinquantaine d'années, ce temps de travail équivalait à 120 000 heures, soit plus de 20% d'une vie laborieuse, ce qui équivaut au double d'aujourd'hui ! De nos jours nous étudions 30 000 heures et nous dormons 200 000 heures.¹ Il nous reste donc 400 000 heures de vie, soit plus de la moitié de l'espérance de vie de nos aînés. Cela nous laisse le temps d'envisager l'avenir, de nous divertir, de provoquer le progrès... C'est aussi grâce à ce temps libre que l'on peut réfléchir au futur, c'est-à-dire voir ce qui nous attend, penser à ce que nous ferons, verrons. À ce titre, nous attardons sur les conséquences de nos modes de consommation et de nos modes de vie pour se permettre de penser au-delà de notre présent, de regarder nos vies, nos futurs semble essentiel. Alors que le temps précapitaliste, étudié par les grands historiens des Annales, était principalement occupé par les individus à subvenir à leurs besoins et à donner les heures restantes aux cérémonies religieuses, l'être contemporain, bien que constamment sous pression et poussé, croit-il, à plus travailler, à sa disposition, une grande partie de sa vie libérée du labeur.

« Ce nouveau rapport au temps donne à la société une nouvelle capacité, celle d'une extraordinaire mobilité.² » Le développement des moyens de transport permet d'aller plus loin, plus facilement. Sur une même durée de temps, un individu d'aujourd'hui peut aller 10 fois voir 20 fois plus loin ! Notre relation à l'espace en est profondément modifiée. L'étalement urbain provoqué par les possibilités de déplacement a bouleversé nos paysages et la ville en est une des conséquences. Le train, la voiture et tout autre moyen de locomotion moderne ont offert à de nombreux foyers l'opportunité de rejoindre ces villes lointaines, accaparant la majeure partie des loisirs. La ville attire donc naturellement de plus en plus de personnes, voulant convertir ce nouveau temps libre, gagné

1. Jean Viard, *Comment faire société ensemble ?* Bibliothèque des régions Aube Est (La Tour d'Aigues : Aube, 2005), p.16.

2. *Ibid.* p.20.

en partie grâce à l'arrivée des congés payés, en temps de loisir. Avec la concentration des masses humaines, s'invitent dans la ville plusieurs facteurs dont la mise en place d'un éclairage public, que nous abordons, et un système de consommation complexe, qui existe de plusieurs façons. Ici nous parlons majoritairement de la marchandise : ce qu'elle nécessite pour être produite, mais aussi pour se vendre, perdurer et la façon dont la société la spectacularise, l'encourage et l'accumule...

SOCIÉTÉ DES SPECTACLES

En 1957, des théoriciens révolutionnaires fondent l'Internationale situationniste qui incarne le situationnisme, mouvement contestataire philosophique et politique voulant abolir, entre autres, la société de classes et la dictature de la marchandise. Héritier du marxisme et du surréalisme, le mouvement s'oriente vers une critique de la société dite « du spectacle ». Le concept de spectacle, développé par Guy Debord dans les années 1960, renvoie à cette capacité de la société à reproduire

C'est le principe du fétichisme de la marchandise, la domination de la société par des choses suprasensibles bien que sensibles qui s'accomplit absolument dans le spectacle ou le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'images qui existent au-dessus de lui et qui en même temps s'est fait reconnaître comme le sensible par excellence.³

une marchandise infinie et à dissimuler son fondement. Dans le spectacle s'invite le fétichisme de la marchandise. Ce concept, exposé par Karl Marx dès *Le Capital* (1867), décrit le phénomène selon lequel la marchandise possède une valeur par elle-même.

Avec cet ensemble de choses qui s'offre au regard, le spectacle privilégie le sens de la vue, changeant le monde réel en images et transformant ces images en nouvelle réalité. La marchandise, fondée sur le renouvellement technologique incessant, crée un univers spéculatif. La réalité vécue s'en est alors allé dans une représentation. « Le spectacle [...] est le cœur de l'irréalisme de la société réelle.⁴ » Le spectacle éclatant se présente dans une position de vérité indiscutable et exige une continue acceptation passive. Il vit pour lui et par lui, il n'est que lui. Il s'appuie sur son propre développement et ne se dirige vers aucun but. Ses moyens sont son but.

Principe d'unification, la production capitaliste a rassemblé les espaces et les régions en accumulant des marchandises destinées à l'espace abstrait du marché – Notez que lorsque je parle d'espace abstrait, j'entends l'abstraction de la réalité et non l'abstraction de la marchandise, cette dernière étant évidemment bien réelle et se concrétisant via une multitude d'espaces dédiés à son bon fonctionnement. En brisant les barrières territoriales, la production marchande encourage la perte d'autonomie et dégrade la qualité individuelle de ces mêmes espaces. Cette prise de possession des environnements apporte avec elle une nouvelle consommation : la circulation humaine touristique. Plongé dans la société spectaculaire, le territoire réel s'aménage en un territoire de l'abstraction.

[...] il préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité [...]. Sainte est pour lui l'illusion et profane la vérité. On peut même dire qu'à ses yeux la sainteté grandit à mesure que la vérité diminue et que l'illusion augmente [...].⁵

TOURISME ET ÉCLAIRAGE

À partir des années 1980, l'État transfère, avec la décentralisation et les lois Defferre, une partie de ses pouvoirs vers les collectivités territoriales. Adoptées à partir de 1982, cette nouvelle législation vise à la décentralisation de l'administration française en répartissant les pouvoirs entre l'État, les régions, les départements et les communes. Les villes, alors exposées, doivent entrer en concurrence les unes avec les autres afin de, toujours plus, attirer. Le tourisme s'y développe de manière quasi permanente, rendant ainsi les villes attractives par leurs « nombreuses activités du temps libre inventées au xx^e siècle comme pratiques de masse.⁶ » Les loisirs deviennent le bijou des villes et les individus des sortes de cibles, des portes-feuilles ambulants.

Lyon par exemple s'affirme comme une ville pionnière dans l'utilisation de l'urbanisme de communication. Elle met en place, entre 1989 et 1995, ce qui deviendra la Fête des lumières avec la mise en lumière de monuments symboliques et la création de scénographies lumineuses dans l'espace public. Cette fête, de renommée internationale, a attiré, en

3. Guy Debord, *La société du spectacle*, Folio (Paris : Gallimard, 1996), p.35.

4. *Ibid.* p.17.

5. Ludwig Feuerbach, *Essence du christianisme*, trad. par Joseph Roy (Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie, 1864), p.15.

6. Viard, *Op.cit.* p.35.



2022, plus de 2 millions de visiteurs.⁷ L'éclairage public a alors permis au tourisme de se développer, jouant un rôle important dans la vie sociale et culturelle des villes en permettant des activités extérieures après la tombée de la nuit. Les plages horaires d'ouverture des restaurants, des boutiques et des autres attractions touristiques s'élargissent peu à peu grâce à lui. Las Vegas vit 24h sur 24h depuis longtemps et les historiens ou les architectes depuis Venturi et Scott-Brown visitent pour l'étudier, de nuit, le strip de Los Angeles.⁸ Certains monuments historiques deviennent des attractions particulières du fait de leur éclairage nocturne. La tour Eiffel scintillante à heures fixes poursuit son rôle majeur du tourisme parisien et prend à certaines occasions de multiples éclairages colorés. Son habit de lumières permanent est protégé et soumis à droits d'auteur. En somme, l'éclairage public a un impact positif sur le tourisme et l'économie en accordant une atmosphère générale et en améliorant la sécurité des touristes la nuit. Ce dernier point, la sécurité, est l'enjeu intemporel des nuits urbaines.

7. Jean-Christophe Adde, « Fête des Lumières 2022 : plus de 2 millions de visiteurs, mieux qu'en 2021 », *France 3 Auvergne-Rhône-Alpes*, 12 décembre 2022, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/rhone/lyon/fete-des-lumieres-2022-plus-de-2-millions-de-visiteurs-mieux-qu-en-2021-2673508.html>.

8. Valéry Didelon, « L'affaire *Learning from Las Vegas* : Productions et receptions (1968-1988) » (Architecture, aménagement de l'espace, Paris, Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2010), HAL, <https://shs.hal.science/tel-01587899>.

UNE CULTURE DE LA PEUR

HISTOIRE ÉLECTRIQUE

L'éclairage urbain était, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, quasiment inexistant. C'est à partir de 1667, sous Louis XIV et par l'intermédiaire du lieutenant général de la police Nicolas de la Reynie, que l'éclairage fixe commence à être mis en place. Ce dernier décide d'installer, à chaque coin de rue et au milieu de celles-ci, une lanterne suspendue afin de sécuriser, en premier lieu, Paris et ses rues considérées depuis le Moyen-Âge comme des coupe-gorges. Cet éclairage d'abord mis en place pendant la période hivernale, de novembre à mars, s'étendra au fur et à mesure au reste de l'année et sur tout le territoire français. Inventé au départ pour sécuriser les rues, les systèmes d'éclairage public, avec l'arrivée de la fée électricité au XIXe siècle et le développement de la vie nocturne, évoluent et se diversifient afin d'assurer d'autres besoins et enjeux que nous venons de croiser : faciliter les activités de nuit, les loisirs, le commerce, le tourisme. Mais depuis déjà quelques années, l'éclairage public interroge, tant sur ces effets sur les êtres vivants que sur les dépenses engendrées par sa surutilisation.

Sobriété énergétique. Voici la nouvelle notion appuyée par certains politiques français à la fin de 2022 dans le contexte global de « la fin de l'abondance »*. Lié à la hausse des coûts de l'énergie, ce terme regroupe toute action visant à réduire les dépenses énergétiques du pays. Les collectivités territoriales adoptent, afin de baisser leur facture électrique, une nouvelle stratégie consistant en l'abaissement, voire l'extinction, de leur éclairage public. Mais ce retour à des nuits sans lumière inquiète certains français qui y voient l'indicateur futur d'une hausse des cambriolages, des agressions et des accidents de la route.

*« La fin de l'abondance », expression employée par Emmanuel Macron, président de la République Française en 2022, fait référence à l'inflation due à la guerre entre la Russie et l'Ukraine.

SENTIMENT OU FAITS ?

Sophie Mosser, urbaniste et ingénieure, évoque, dans cet article, l'idée d'une croyance. Est-ce simplement une croyance, un sentiment ou y a-t-il réellement une corrélation entre l'éclairage public et la délinquance ? Mal-

La croyance que l'éclairage et la sécurité vont de pair est aujourd'hui fortement ancrée dans l'opinion publique. L'idée est largement répandue que l'éclairage urbain a un effet potentiel à la fois sur la criminalité effective et sur la peur du crime (sentiment d'insécurité).⁹

heureusement aucune étude récente à l'échelle nationale n'a été effectuée. Cependant, certaines expériences à petite échelle pourraient nous aiguiller. Dans les années 1970, on a essayé, à Kansas City, de déterminer la corrélation entre système d'éclairage et taux de criminalité en rénovant les éclairages publics de certaines zones et en laissant d'autres dans leur état d'origine. La baisse du taux de criminalité constatée dans les quartiers où le système d'éclairage avait été rénové s'est accompagné de leur hausse dans les autres quartiers et a permis de conclure que l'obscurité était belle et bien liée au danger.¹⁰

Cependant, des expériences plus récentes semblent prouver le contraire. En France, Tulle, Pessac, Aix-sur-Vienne, Rochefort, autant de villes qui ont éteint leurs lumières et qui n'ont pourtant connu aucune hausse de la criminalité. On a même constaté, à Rochefort, une baisse des cambriolages de 20%.¹¹ L'hypothèse la plus probable serait que les cambrioleurs, ne pouvant plus compter sur des éclairages publics pour exercer leurs activités, doivent utiliser une lampe torche et sont alors plus facilement repérés. Bien que cela ne soit, tout comme l'expérience à Kansas City, qu'un cas isolé il est intéressant de rappeler que 80% des cambriolages s'effectuent de jours, aux heures où les gens ne sont pas à leur domicile. Des chiffres sembleraient même prouver que la lumière favoriserait la délinquance. Près de 65% des agressions physiques ont lieu en plein jour et 99% des délits effectués de nuit ont lieu dans des rues éclairées.¹² Le défaut d'éclairage nocturne a en fait plutôt tendance à dissuader les rassemblements et donc les débordements, mais un manque de lumière pourrait également gêner les forces de l'ordre lors d'intervention. Les observations pour les accidents de la route liés à

9. Sophie Mosser, « Éclairage et sécurité en ville : l'état des savoirs », *Déviante et Société* 31, n° 1 (2007) : p.77-100, <https://doi.org/10.3917/ds.311.0077>.

10. Mosser, *Op.cit.* p.83-84.

11. Sylvie Luneau, « Éclairage public et insécurité à l'épreuve des faits », *La Gazette des Communes*, 19 avril 2018, <https://www.lagazettedescommunes.com/558804/eclairage-public-et-insecurite-a-lepreuve-des-faits/>.

12. Amélie Rigodanzo, « Sobriété énergétique : avec l'extinction de l'éclairage public, doit-on craindre pour sa sécurité ? », *franceinfo*, 16 septembre 2022, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/centre-val-de-loire/loiret/extinction-de-l-eclairage-public-et-delinquance-doit-on-vraiment-craindre-pour-sa-securite-2615864.html>.



L'horloge de l'église indique 1h22. Dans la rue commerciale, les lumières des vitrines brillent encore, il n'y a personne. Une douce brise nocturne entre les cheveux et une mélodie dans les oreilles... au loin un type gueule, il a trop bu. Un parfum de houblon dans l'air. C'est alors qu'une main étrangère se pose sur son épaule et retourne Marianne avec énergie. Ne comprenant pas ce qu'il se passe, la jeune femme ressent le besoin de se dégager de l'emprise inattendue. Un homme au pantalon noir se trouve au milieu de la route commerciale et attrape Marianne, qui se débat vigoureusement, par le bras. Avant de recevoir un violent coup sur la tête. Assommée, elle sent son corps se soulever et parcourir une dizaine de mètres. Le sol est humide, il vient de pleuvoir. Un mélange d'eau et de sang. Sur les reflets, la femme distingue la danse des corps. Plaquée contre un mur rugueux, elle voit les halos lumineux des éclairages se disloquer sous son regard. Le cerveau engourdi par le choc, les paupières alourdies par les flashes lumineux, elle se souvient de la bombe lacrymogène dans son sac, jeté à quelques mètres d'elle. Marianne retrouve une force désespérée, et écrasant le pied droit de son agresseur, portant un coup de talon dans son bas-ventre, elle parvient à se libérer. Elle court. Elle peut maintenant crier à l'aide, mais personne ne semble l'entendre. La nuit reste immobile. Visible de tous mais vue de personne... Elle attrape son sac. Entre son rouge à lèvres et ses lunettes de soleil, la bombe l'attend. Alors qu'elle la sort du sac, l'homme est déjà sur elle, ayant remarqué distinctement, sous la lumière du grand réverbère, l'objet caractéristique. Il récupère l'arme et asperge les yeux de sa victime. La jeune femme porte immédiatement les mains devant ses yeux mais c'est trop tard. Elle agonise de douleur et l'homme, ne sachant comment réagir, s'enfuit. Les yeux brûlants, seule sous la lumière des projecteurs. De l'autre côté de la rue, adossée à une fenêtre, une silhouette semble avoir entendu la scène. Elle sort son téléphone.

Transportée d'urgence à bord d'une ambulance, la jeune fille se maintient toujours les yeux. Les sirènes de police s'éloignent, la voix d'un urgentiste prend le dessus.

- C'est bon ! Ferme la porte.

- Vous m'entendez ? Madame ? Comment vous appelez-vous ?

D'une voix calme et fatiguée, le nom de Marianne se perd dans l'obscurité.

Grande, brune, aux petits yeux du soir, les cheveux en désordre, elle allume la faible lumière orangée, à droite du miroir. Au milieu de sa chambre sombre, elle distingue avec peine sa mine endormie. Elle passe les mains dans ses cheveux et avance vers sa garde-robe. Sur son chemin, un petit bureau où se trouve un carnet dont la première page commence par ces mots : « Exutoire de Marianne ».

« Il paraît qu'écrire libère son esprit
Mais cela nous rend-t-il ce que l'on a perdu ?
Lorsque de votre vie la lumière est partie
Plus grand chose ne peut enivrer votre vue.
La lumière c'est tout.
Sans elle il n'y a rien, plus de vie, plus d'espoir.
Mon avenir se brise d'en être séparé.
Plus de chaleur solaire et plus de petits verres
Dans les bars animés des villes éclairées.
Du lever du soleil au lever du soleil,
Je suis une étrangère du monde des lumières ;
Dans un jour éternel je plonge le cercueil
Au verni décrépi d'une enfant des ténèbres.
Je n'ai plus ma place, n'importe où, où que j'aïlle,
Dans les zones de vie c'est le même refrain,
De jour comme de nuit, la lumière m'assaille,
Si la lumière c'est tout, ne suis-je alors plus rien ? »

Nous sommes le jeudi 12 janvier, il est 22h15. Il y a exactement huit mois, Marianne a perdu l'usage de ses yeux. Elle n'est pas aveugle, mais c'est tout comme. Par suite des blessures causées par la lacrymo, l'hypersensibilité à la lumière présente depuis sa naissance a terriblement augmenté. Elle ne peut maintenant plus regarder la lumière du soleil. La lumière artificielle, du fait de sa concentration plus faible de rayons lumineux, est la seule source lumineuse acceptable à ses yeux. Cependant, si celle-ci n'est pas dans les tons chauds et de très faible intensité, Marianne doit porter des lunettes FL-41. Ces lunettes bloquent

suffisamment la lumière bleue présent dans les éclairages artificiels pour que la jeune femme puisse sortir dans des lieux éclairés artificiellement. Tout cela à cause de cette nuit.

Marianne soupire. Le vent fait résonner les arbres et les oiseaux rentrent chez eux. La jeune femme fait lentement craquer les marches sous ses pieds, descendant avec précaution le vieil escalier qui n'attend qu'à plier sous le poids de ses pas. La mécanique rythmant l'éclairage s'accélère faisant scintiller la lumière qui s'éteint soudainement. Marianne en profite pour s'aventurer dans la cage d'escalier, la faible lueur des lampadaires extérieurs, s'écrasant contre les murs par un petit velux, étant plus agréable à ses yeux. Un bruit sourd retentit. La lumière se rallume et le tic-tac fou reprend. Le surgissement brutal du soleil artificiel au milieu de l'espace sombre n'est pas loin de faire trébucher Marianne. Bien que portant ses lunettes, elle fait une grimace douloureuse. Sortant de son immeuble, elle se dirige vers la bibliothèque universitaire, avant d'y prendre son poste nocturne à 22h30.

un défaut d'éclairage sont plus ou moins les mêmes. Lorsque l'éclairage fait défaut, les automobilistes ont tendance à réduire leur vitesse et les accidents sont alors moins graves. Toutefois, il est important de souligner que l'absence d'éclairage induit des résultats différents en fonction de la nature de la commune, de la richesse des quartiers, de la population, de la saison et de bien d'autres facteurs.¹³

En fait, en prenant en compte les multiples chiffres et états portés à notre connaissance, il semble que le manque d'éclairage ne joue pas un si grand rôle dans l'insécurité et qu'il n'y a pas de réelle corrélation entre délinquance et éclairage public. Cependant, au-delà de l'aspect factuel de la chose, une problématique persiste. La commune d'Illkirch-Graffenstaden en Alsace, qui pratiquait l'extinction de 80% de ses lampadaires depuis 2016, a dû revenir, en 2020, à un éclairage nocturne du fait de retours négatifs concernant la multiplication de rôdeurs, sans qu'il n'y ait eu cependant de bilan sécuritaire.¹⁴ Ce fait nous renseigne sur le vrai problème d'une nuit sans lumière : le sentiment d'insécurité. L'humain a toujours eu peur de ce qu'il ne peut pas voir, de l'obscurité (alors que si nous ne voyons pas, nous ne sommes également pas vu). C'est ce sentiment d'insécurité, cette peur de la rue noire, auquel remédie l'éclairage public. Ces dispositifs ne sont alors pas présents pour prévenir des agressions, mais pour donner l'illusion d'une meilleure sécurité. Par ailleurs, et ceci est une réflexion personnelle, il semble que ce ne soit pas réellement l'obscurité de la nuit qui effraie mais plutôt la rue déserte et les conséquences qui en découlent. Le fait de savoir que, pendant la nuit, les gens dorment et que, par conséquent, les crimes et délits se commettraient plus facilement renforce l'appréhension. Elle ne viendrait alors pas de l'obscurité en elle-même mais de la sensation d'un abandon de la société à ces heures où nous dormons pratiquement tous.

13. Mosser, *Op.cit.*

14. Quentin Peschard, « Strasbourg, la ville qui travaille à réduire l'éclairage urbain pour rallumer ses étoiles », *Le Monde*, 20 septembre 2021, https://www.lemonde.fr/planete/article/2021/09/20/strasbourg-la-ville-qui-travaille-a-rallumer-ses-etoiles_6095261_3244.html.



OBSCURITÉ CULTURELLE





LA PEUR DE L'OBSCURITÉ

PEUR MILLÉNAIRE

Peur de la nuit, peur du noir, peur de l'obscurité... Plusieurs mots différents pour développer une idée similaire. Ils n'expriment pourtant pas exactement la même chose même s'ils ont, en désignant quelque chose de sombre, un point en commun : l'insuffisance lumineuse. L'obscurité est cependant bien plus. Elle est l'absence totale de lumière et obscur défini donc un espace privé de toute lumière naturelle et artificielle. La nuit n'est donc pas réellement obscure, avec quasiment toujours quelques étoiles ou quelques lueurs artificielles. Seuls certains espaces, comme une forêt aux feuillages denses, ne laissent passer aucuns résidus lumineux et peuvent proposer une nuit obscure. Or nous parlons aussi d'obscurité pour un lieu où l'on ne voit pas bien clair, où la clarté fait défaut. Dans le cas où obscur devient le synonyme de sombre, l'adjectif désigne alors un lieu, un endroit dans l'ombre ou qui reçoit peu de lumière. L'ombre définit finalement le contraste d'un espace sombre avec l'espace lumineux qui l'entoure. L'ombre est créée par l'interposition d'un corps devant une source lumineuse. Pour qu'un lieu soit sombre, il doit être confronté à la lumière. La nuit n'est qu'un temps qui s'étend de la disparition de la lumière solaire jusqu'à sa réapparition, du crépuscule à l'aube. Obscurité, dans son sens profond, est synonyme de ténèbres et la nuit, en ce sens, est donc sombre mais son obscurité est rarement totale. Utilisées majoritairement dans un sens spirituel, les ténèbres ne laissent aucune place à la lumière, se caractérisant visuellement par un noir absolu. Cette idée semble essentiellement littéraire ou appartenant aux domaines du ressenti et des émotions.

Rationnellement ou non, nous avons toutes et tous déjà ressenti les effets de la peur du noir. Elle s'explique par la peur de l'inconnu, de ce que l'on ne voit pas et que l'on ne peut alors pas maîtriser. L'altération de la vue, qui sert à distinguer des repères spatiaux et permet de déterminer la nature et la dangerosité de notre environnement, provoque une surutilisation des autres sens. Une maison dont les murs craquent devient alors la proie d'une ouïe trompeuse, amplifiant tous les sons et les transmettant à une imagination débordante. Les enfants sont souvent l'exemple parfait de cette divagation de l'esprit face à certains phénomènes naturels. Combien d'enfants ne peuvent dormir sans être accompagnés d'une veilleuse ou craignent de se déplacer

dans une pièce sombre de la maison tout en sachant pertinemment que cette pièce est sans danger et que leur mère est à, littéralement, deux pas d'eux ? Les nombreuses histoires enfantines mettant en scène de méchants personnages se servant de l'obscurité pour accomplir leurs méfaits et les influences culturelles véhiculées en partie par les contes et histoires ancestrales en sont l'origine. Bien qu'étant majoritairement présente pendant l'enfance – l'obscurité peut apporter un sentiment d'abandon, perturber les rapports spatiaux et donc laisser libre cours à une imagination en pleine expansion – cette peur ne saurait entièrement disparaître à l'âge adulte. Elle est due principalement à l'instinct de survie où l'humain préfère un espace contrôlé à un espace où un potentiel danger peut surgir discrètement. Cet instinct remonte en partie à la domestication du feu qui permet, entre autres, d'éclairer les cavernes pour s'y réfugier et à faire fuir les prédateurs – un feu de bois permet toujours d'empêcher certains animaux d'approcher d'un campement.

Notre appréhension face à l'obscurité est universelle ; cependant, l'Occident, influencé par le christianisme, a associé, pendant des siècles, l'obscurité et la nuit aux ténèbres spirituelles et au péché. Et aujourd'hui nous gardons ces différentes influences comme héritage.

LE MONDE OBSCUR DE LA TRADITION CHRÉTIENNE

Dans la tradition chrétienne, les ténèbres désignent un monde sans Dieu, plongé dans les affres de Satan. Cette appropriation des termes se retrouve principalement dans la description de l'enfer, lieu de souffrances éternelles et de privation de Dieu où se jettent les damnés, rejetant l'amour de leur créateur. Cet endroit est un lieu physique, capable d'accueillir le corps des damnés et peuplé de démons. Un petit résumé rapide de la religion catholique à ce propos s'impose : La personne qui vient à décéder en état de péché grave se retrouve devant Dieu pour un jugement particulier. Voyant sa misère et son indignité à vivre avec Dieu, l'âme de ce dernier se jette dans les ténèbres et devient alors damnée. À la fin du monde, toute personne décédée verra son corps renaître et son âme y reprendre possession, afin d'assister au jugement dernier, en compagnie de toute la race humaine, du début de l'humanité à la fin de celle-ci. C'est alors que les péchés des uns seront dévoilés à tous, que les élus se verront emmenés au ciel et que les damnés retourneront corps et âme dans le feu éternel. C'est alors un

lieu réel, capable de contenir spatialement les corps. Les démons sont, quant à eux, des anges déchus qui suivirent Lucifer (le plus bel ange du paradis devenu, par sa précipitation en enfer, Satan, le prince des ténèbres) dans son refus de se soumettre à Dieu. Ce lieu c'est « l'enfer » et par extension « les ténèbres ». Ce terme n'est pas utilisé uniquement de manière spirituelle – les ténèbres de l'âme, les ténèbres de l'esprit – mais parfois de façon physique, réelle et concrète : « Notre-Seigneur nous a dit également [...] que l'enfer est dans les ténèbres. Dans l'évangile de Saint Mathieu [...] il donne à l'enfer le nom de ténèbres extérieures.¹⁵ » C'est donc un lieu profondément obscur. Cependant, il est aussi dit que dans ces ténèbres, dans cet enfer, existe un feu brûlant. Mais ce n'est pas un feu lumineux. C'est un feu dont la clarté est séparée de sa propriété combustible. Il en résulte un feu sombre mais vif, puissant et douloureux. La lumière est, elle, destinée aux enfants de lumière, l'appellation donnée aux croyants vivant en conformité avec l'enseignement de l'Église.

Beaucoup d'aspects, de textes, de prières opposent lumière et obscurité dans le christianisme. Mais concrètement, une cérémonie religieuse surgit parmi tant d'autres, une cérémonie glorifiant justement la victoire de la lumière sur les ténèbres. Pâques célèbre la résurrection du Christ, sa victoire sur la mort et les enfers. Les enfers désignent le royaume des morts dans l'ancien testament, état dans lequel se trouvaient les morts, incapables de rejoindre le ciel, celui-ci étant fermé aux humains par le péché originel. Mais, par sa mort, Jésus descendit aux enfers et libéra les bonnes âmes en leur ouvrant les portes du paradis. Dorénavant, ces portes sont ouvertes et toutes personnes mourant en état de grâce peut entrer au paradis. Depuis la résurrection du Christ, les enfers n'existent plus. Toutefois, plusieurs espaces existent après la mort : le paradis, l'enfer, les limbes où toute âme juste mais n'ayant pas reçu le baptême demeure, et le purgatoire, étape purificatrice précédant l'arrivée au ciel.

D'ailleurs, l'horreur même des ténèbres, que nous connaissons par expérience sur la terre, ne doit pas être comptée pour peu de chose dans le châ-timent des réprouvés. Le noir est la couleur de la mort, du mal, de la tristesse. [...] Là, tout vous étouffe ; point de lumière ; ce ne sont que ténèbres de la plus sombre obscurité ; et cependant, ô mystère ! sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.¹⁶

15. Monseigneur de Ségur, *L'enfer*, 1876, in *Christ-Roi*, 4 octobre 2005, https://www.christ-roi.net/index.php/Mgr_de_S%C3%A9gur_L%27enfer_1876#l_y_a_un_enfer:_l_27enfer_n_27a_pas_C3.A9t.C3.A9_invent.C3.A9_et_n_27a_pas_pu_l_27.C3.AAtre.
16. *Ibid.*



Samedi 8 avril. Marianne, assise sur la banquette arrière de sa Peugeot 107, regarde sa montre. Il est 22h58. Surprise d'arriver, pour une fois, à l'heure, la jeune tourangelle de 23 ans ouvre la portière de la voiture, alors garée sur la place de la préfecture, à une minute de son lieu de rendez-vous. Le ciel est sombre mais l'atmosphère est pourtant lumineuse sous les lampadaires surplombant la route menant à l'église. Cela fait la 23ème fois que Marianne emprunte ce chemin un samedi soir, la famille de Marianne étant encore pratiquante. C'est Pâques, la fête la plus importante de la religion catholique. Ayant retrouvé sa famille quelques heures plus tôt, elle se soumet volontiers à cette tradition d'aller à la vigile pascale, première partie de la fête de Pâques, précédant la messe de la résurrection. Du plus loin qu'elle s'en souviennent, elle est toujours allée à cette veillée, débutant généralement à 23h et se prolongeant sur plus ou moins 3h dans la nuit du dimanche. Marianne aime particulièrement tout ce qui est symbolique et spectaculaire, dans le sens qui s'offre aux yeux. Cette cérémonie nocturne émerveille toujours la jeune femme, et c'est pourquoi la perte visuelle provoque ce soir-là un grand vide. Outre le fait que cela l'isole d'une partie de la vie en société, elle ne peut plus, ne sait plus faire briller son regard. En fait, la veillée pascale, dans sa première partie, reste un des derniers moments visuels où la sollicitation rétinienne est encore agréable pour Marianne. Arrivée devant le parvis de l'église, elle aperçoit, entre deux silhouettes, le feu pascal, brûlant avec ferveur. La cérémonie vient de commencer et le prêtre, debout devant un grand cierge, bénit ce dernier. La jeune femme attend avec impatience le début de la procession, l'étape la plus symbolique et la plus visuelle, mais il faut patienter et attendre que le prêtre termine ses prières. Le cierge pascal, allumé à partir des flammes du brasier, et son porteur se dirigent lentement vers l'entrée de l'église. Marianne suit le mouvement, attrapant un petit cierge et attendant que la flamme du cierge pascal soit distribuée à toute l'assemblée. Cette flamme symbolise l'âme du Christ, source de vérité et de vie, parole divine et lumière du monde. La procession commence.

Suivi par tous les fidèles, le cierge pascal pénètre dans l'église, alors plongée dans l'obscurité. Le calme et l'obscurité du bâtiment à ce moment fait partie des circonstances qui changent de l'ordinaire et que Marianne apprécie. D'un coup, la flamme du cierge s'arrête et son porteur proclame d'une voix forte et puissante *Lumen Christi* (Lumière du Christ) auquel les fidèles répondent *Deo gratias*. L'éclairage de l'église se réveille petit à petit à l'entrée de la nef. Le cortège et les centaines de petites flammes se mélangent aux ténèbres du reste de l'église. Un nouvel arrêt vient stopper l'avancée. Le porteur du cierge proclame une nouvelle fois un *Lumen Christi* suivi de la même réponse. C'est alors que l'église s'éclaircit à nouveau, les lustres surplombant la nef s'illuminent. La procession reprend avant d'être de nouveau interrompue par un dernier *Lumen Christi*. La lumière devient alors totale, de l'entrée au chœur de l'église, et les ténèbres mensongères du monde se dissipent entièrement, révélant une église lumineuse, fière et vraie. Chacun rejoint sa place. Cette fois, Marianne reste un peu en recul, préférant observer, avoir le contrôle sur l'espace plutôt qu'être au milieu de la foule. L'assemblée entonne un cantique et la cérémonie suit son cours, lectures et psaumes, de cantiques en prières. Marianne a pourtant l'habitude, depuis son enfance, d'entendre s'opposer lumière et obscurité philosophique, mais cette fête, qui est le cœur de la religion catholique, lui semble aller bien au-delà d'une considération spirituelle de la chose ; elle invite le spirituel dans le réel, appliquant ses effets et ses concepts à une réalité physique.



L'OBSCURITÉ DANS LES ARTS

Ces concepts et ces oppositions se ressentent bien-sûr dans l'art religieux et sacré, qui met souvent en scène, lorsque l'on parle de lutte entre Dieu et Satan, la lumière contre l'obscurité. L'art s'adresse en premier lieu aux sens, aux émotions mais il cherche aussi à parler à l'intellect, à enseigner ou provoquer une réflexion. Le véritable objet de

Exprimer l'amour de deux amoureux par un mariage de deux complémentaires, leur mélange et leurs oppositions, les vibrations mystérieuses des tons rapprochés. Exprimer la pensée d'un front par le rayonnement d'un ton clair sur un fond sombre. Exprimer l'espérance par quelqu'étoile. L'ardeur d'un être par un rayonnement de soleil couchant. Ce n'est certes pas là du trompe-l'œil réaliste, mais n'est-ce pas une chose réellement existante ?¹⁷

Concrètement, différentes techniques permettent de donner à une scène son langage spirituel. Celle qui nous intéresse ici est la maîtrise des valeurs d'ombre et de lumière, le clair-obscur. Bon nombre d'artistes y ont été confrontés. L'intérêt des nuances lumineuses par les artistes lorrains par exemple remonte au début du XVII^e siècle et l'un des thèmes caractéristiques de l'art en Lorraine est celui des scènes nocturnes. C'est Jean Le Clerc (1586-1633) qui fut un des propagateurs importants du clair-obscur en Lorraine. Après une vingtaine d'années passées en Italie où il se familiarise avec le ténébrisme, Le Clerc rentre à Nancy en 1622 où il réalise *Le concert nocturne*. Cette peinture témoigne de sa maîtrise des jeux d'ombre et de lumière pour faire ressortir, tout comme le Caravage, les éléments principaux de la scène et concentrer le regard sur les protagonistes accaparant la lumière du tableau.

Ton accent est plus doux que ta voix : ton sourire Plus joli que ta bouche, et ton regard plus beau Que tes yeux : la lumière efface le flambeau.¹⁸

l'art est la matière dans laquelle l'artiste veut imprimer une pensée. C'est une invitation à élever son esprit du matériel au spirituel. Vincent Van Gogh l'exprime clairement dans ses lettres à son frère Théo.

L'artiste ne reproduit pas seulement ce qu'il voit, il rend visible l'invisible. C'est l'association de la forme et de l'idée, du support et de sa manifestation.

Un autre tableau, bien que très différent, s'appuie sur le même principe. *La femme à la puce* de Georges de La Tour (1593-1652)

qui incarne les recherches luministes en Lorraine, concentre les effets du clair-obscur par un éclairage dessinant le profil net d'une femme. La simplification du sujet, des volumes et de la gamme colorée permet une concentration sur l'essentiel, la lumière. « Georges de La Tour crée dans ses tableaux nocturnes un monde de silence et de spiritualité¹⁹ » et bien que ces deux tableaux soient totalement différents, usant de procédés différents, les deux artistes mettent en valeur leurs sujets principaux par une captation de notre regard grâce à l'utilisation d'une lumière alternant avec l'ombre qui entoure les scènes. Cette lumière ne serait effectivement rien si le reste de la scène n'était pas plongé dans l'ombre : la lumière n'est efficace, en tant que force révélatrice, seulement si elle se confronte à l'obscurité afin de la dominer.

Le dessinateur et graveur français Jacques Bellange (1575-1616), fondateur de l'école de peinture lotharingienne, fut un des peintres des ducs de Lorraine. La plupart de ses œuvres sont perdues mais *Les Lamentations sur le Christ mort* (vers 1603) m'a fortement interrogé lorsque j'ai visité le musée des beaux-arts de Nancy en novembre 2022. Le tableau accroche les yeux, la peinture perturbe les émotions par la façon dont il nous propose une histoire. Pourquoi cette singularité ? Les visages ! Plongez votre regard dans ces visages en arrière-plan, éclairés de façon irréaliste par la lueur d'une bougie située au premier plan. Regardez le fort contraste entre le fond sombre et les parties illuminées qui accentue l'intensité émotionnelle de la scène. Le contraste de la flamme chaude et les couleurs froides de la scène, l'ambiance obscure et les multiples îlots de lumière donnent au tableau ses notes de tragique et de trouble. Ce qui intéresse le plus dans cette œuvre c'est que ce n'est pas l'obscurité qui lui confère ces sensations oppressantes mais bien ces lueurs qui percent les ténèbres et dévoilent des visagesangoissants, flottants autour du Christ en agonie. La lumière révèle, cela fait partie de ses rôles, et son utilisation peut, tout comme l'obscurité, desservir son impact rassurant.

C'est le principe des ombres mystérieuses projetées par la lumière d'un soleil lumineux et Claude Gellée (1600-1682), dit « le Lorrain », expérimente

Rayons solaires placés bas sur l'horizon, se reflétant sur l'eau et dont la diffraction colore le ciel et les nuages de pourpre et d'or [...]. Le travail sur la lumière structure [...] les ombres projetées des navires et des personnages du premier plan.²⁰

17. Vincent van Gogh, *Brieven aan zijn broeder. Deel 3* (Amsterdam : J. van Gogh-Bonger, 1914), p.134-160, https://www.dbnl.org/tekst/gogh006brie03_01/gogh006brie03_01_0002.php.

18. Émile Augier, *Philiberte : comédie en trois actes et en vers* (Paris : Calmann Lévy, 1896), p.4.

19. Jean-Pierre Changeux, *La lumière au siècle des Lumières & aujourd'hui* (Paris : Odile Jacob, 2005), p.49.

20. Changeux, Op. cit. p.16.



constamment cette dualité. *Le Port de mer au soleil couchant* (1639) montre cette instabilité entre nuit et jour.

Il est impossible ici de ne pas non plus évoquer Pierre Soulages (1919-2022) et ses noirs. Non seulement parce que ses toiles sont des noirs dans lesquels l'œil se noie et se libère, mais parce qu'en peignant la matérialité du noir, il peint la lumière et offre une lecture visuelle et non subjective d'un tableau apaisant. En plongeant entièrement dans ces noirs, lentement et attentivement, avec plusieurs points de vue, on perçoit la diversité des effets de la lumière, la concrétisation d'un éclairage sur un support sombre. C'est par la lumière que l'œuvre se dévoile, c'est par les directions que celle-ci prend que l'on peut lire les « outrenoirs ». Ceux-ci sont plus qu'un simple noir stérile, ils sont des noirs lumineux, obscurités changeantes qui dépendent de la source lumineuse. On y voit un autre aspect du noir. Non une représentation des états d'âme de l'artiste alors emprunt au chagrin, à la mort, mais une surface qui donne une matérialité à la lumière sublimée et souligne les multiples aspérités de l'espace du tableau. Avec l'outrenoir, nous découvrons la lumière cachée de l'obscurité ; un noir-lumière qui révèle toute sa beauté dans la profondeur de sa couleur. En évoquant l'œuvre de Pierre Soulages, je suis heureux de lui rendre hommage.

Plus récemment, c'est le court-métrage d'animation *Quoiqu'il arrive, je vous aime* (2020)²¹ qui traite graphiquement de cette notion d'ombre et de lumière. L'univers graphique proposé est lumineux, entièrement blanc et les quelques croquis présents se contentent de suggérer l'environnement. Ce choix épuré peut sembler un peu surprenant quand on connaît l'histoire derrière cette animation qui met en scène des parents en proie au chagrin de la perte de leur fille décédée dans une tuerie d'école. On pourrait s'attendre à un visuel oppressant, sombre, obscur. Mais bien au contraire, l'action se joue dans un monde tout blanc, en noir et blanc. Ce n'est bien évidemment pas anodin. Plongez dans une pièce blanche, sans repère, sans nuance pour comprendre l'oppression dont le blanc peut être auteur, le vide que la lumière peut révéler. Et c'est tout le but ici, traduire le vide intérieur, la perte de repère par une page blanche. Cependant, de cette page blanche, sortent des ombres que l'on peut associer à des anges gardiens. Chacune est le reflet de chacun

21. *Quoiqu'il arrive, je vous aime*, Animation (Netflix, 2020), <https://www.netflix.com/fr/title/81349306>.

des parents, et celles-ci sont pleines d'espoir et veulent les reconforter. C'est assez paradoxal quand on y pense : visuellement on pourrait associer ces ombres à des « côtés obscurs » qui viennent pour envahir cette lumière, pour amener le chagrin... Mais, ici, c'est l'inverse, aux ombres, on attribue les propriétés habituelles de la lumière et son côté rassurant. *A contrario*, celle-ci est quasiment subie, comme oppressante et mauvaise où l'obscurité apporte le réconfort et la tendresse. Lorsque l'un des deux parents entre dans la chambre de leur fille décédée, l'univers, resté en noir et blanc, accuse alors une rencontre entre obscurité et lumière. Finie la page blanche ; nous avons une chambre aux teintes nuancées, dont les ombres permettent aux tableaux de resplendir. La lumière reprend alors sa place d'origine, c'est-à-dire quelque chose de lumineux, qui perce les ténèbres et valorise l'espace.

Cette rencontre entre obscurité et lumière se concrétise à la fin de l'œuvre, lorsque les parents se retrouvent et s'enlacent, accompagnés de leurs ombres qui font de même. De ce rapprochement naît alors une nouvelle silhouette, celle de la petite fille. Cette forme lumineuse prend vie avec les ombres parentales qui permettent à la silhouette blanche de paraître et ainsi de redonner espoir. Cette utilisation des ombres est le cœur du film, ce sont elles qui nous donnent à voir le récit des émotions. Sans elles il n'y a point d'espoir, sans elles il n'y a plus de vie.

L'AMOUR DE L'OBSCURITÉ

PHILOSOPHE JAPONAISE

Lorsque l'on parle de philosophie religieuse, à la suite de notre partie sur l'enfer, un mot ressort : théologie. Elle est l'étude de la religion par les textes sacrés, les dogmes et la tradition. En bref, tout ce qui organise du point de vue des hommes et de leurs institutions, ce qui est lié à Dieu. Base intellectuelle et spirituelle, la théologie s'appuie aussi sur des philosophies, s'aide de celles-ci afin de justifier certaines pratiques et inspirations. La pensée philosophique majeure est celle de l'Occident, de laquelle sont nées, entre autres, les principales religions monothéistes européennes. Cependant, nous n'avons ici qu'une vision occidentale et tourner la tête, afin de ne serait-ce qu'entrapercevoir des conceptions différentes, peut aider à sortir des impasses que nous pouvons comme occidentaux rencontrer. C'est pour cela que je vous emmène, avec moi, au pays du soleil levant où la dualité ombre-lumière se révèle être toute autre chose.

Parler de philosophie signifie parler des porte-paroles de celle-ci, les philosophes. Chomin Nakae, penseur politique japonais sous l'Ère Meiji né en 1848 et mort en 1901, fait partie des intellectuels les plus influents de son époque. Introduceur de la philosophie au Japon, il sera surnommé le Rousseau de l'Orient. On retrouve, dans son livre *Un an et demi*, un adage célèbre : « Au Japon, depuis les temps anciens jusqu'aujourd'hui, il n'y a jamais eu de philosophie.²² » Pour lui, le Japon a connu des philosophes mais pas de réel philosophe car, ceux qui ont tenté d'exposer de nouvelles théories, maintenaient leur réflexion au domaine religieux et il ne pouvait donc s'agir de philosophie. On peut remarquer le paradoxe entre ce qu'il dit et ce qu'il est, car bien qu'il dise qu'il n'y a pas de philosophe au Japon, Nakae est un philosophe japonais.

La philosophie japonaise n'existe donc pas en tant que telle, elle n'est que l'assemblage de différentes philosophies, ce qui signifie que philosophiquement le Japon n'est pas qu'oriental. Cependant, cette inexistence philosophique, cette négation du « soi » signifie aussi que le Japon n'est pas non plus occidental. La pensée japonaise n'est donc « rien » et

22. Chomin Nakae, *Un an et demi ; Un an et demi, suite*, trad. par Eddy Dufourmont, Romain Jourdan, et Christine Lévy (Paris : Les Belles Lettres, 2011), p.45.

La philosophie japonaise constitue le lieu d'un geste infini d'évidement de soi, reprenant, englobant et synthétisant de manière conservatrice, sélective et créatrice les traditions philosophiques mondiales. [...] En ce sens, la philosophie est spécifiquement japonaise en ce qu'elle n'est ni purement shintoïste, bouddhique, chrétienne, néoconfucianiste, ni orientale ni occidentale.²³

philosophie japonaise n'est rien et tout à la fois. Sans philosophie propre, sans pensée purement à lui, le peuple Japonais est dépourvu d'entêtement, « capable de s'adapter aux contraintes de son temps.²⁵ » Chomin Nakae en propose un magnifique récit, nécessaire, afin d'attirer notre attention sur cette culture qui, à l'inverse de la nôtre, baigne dans l'obscurité et dîne avec elle. Pourquoi cette différence ? La peur de l'ombre est-elle alors culturelle ?

Les cultures n'ont pas toutes, effectivement, le même rapport à l'ombre. Dans le cinéma japonais, par exemple, les jeux d'ombres et la valeur des contrastes diffèrent du cinéma occidental. Beaucoup plus tranchée, plus brute, l'utilisation des valeurs lumineuses sert, en Occident, à provoquer des émotions. Au Japon, son utilisation est plus subtile et s'immisce dans les simples représentations de la vie courante, mettant l'ombre au cœur de la vie. D'après Tanizaki, cette dissimilitude pourrait s'expliquer par la différence de couleur de peau, du climat et des usages. Je pense qu'elle est présente surtout par les divergences de pensée, par l'approche de la spiritualité. Le Japon est empreint, du moins avant de subir la mondialisation, d'un grand sens spirituel, d'une grande culture surnaturelle. Le shintoïsme, qui est un ensemble de croyances, est la principale religion japonaise. La présence d'une multitude d'êtres surnaturels incarnant animaux, objets, éléments, forces naturelles et même concepts et l'évolution de l'individu au sein d'un monde rempli d'esprits, appelés, par exemple, kami pour les divinités et yokai pour des êtres malicieux, amène le japonais à conférer plus d'importance aux espaces pouvant les accueillir – qu'ils soient fruit de leur vénération ou de leurs craintes. Déranger un kami, un yokai ou tout autre être, n'est pas une chose à faire, ceux-ci pouvant

c'est ce néant qui lui donne son existence. Le Japon est en fait un lieu où naît une philosophie venue de partout. J'insiste donc sur le fait que ce n'est pas un néant stérile mais un néant « qui n'est justement rien qui pourrait nous empêcher de saisir la richesse de son sens.²⁴ » La phi-

se venger cruellement. Laisser le plus possible l'espace et la nature à l'abri des transformations humaines assure alors une vie paisible et sans inquiétude. Les Hommes en Occident sont aujourd'hui beaucoup moins croyants, laissant l'imagination prendre le pas sur ce qu'il ne croit pas. Les Japonais croient, ils savent que des êtres surnaturels existent et que les Hommes doivent évoluer en respectant leur existence. Les habitants du pays du Soleil-levant se sont toujours accommodés de ce qui existe, se contentant de ce que la Nature et les divinités leur offrent. « Si la lumière est pauvre, eh bien, qu'elle le soit !²⁶ » Le Japon a donc su, durant des siècles, vivre avec l'obscurité et même s'en saisir pour sublimer leurs environnements.

En reprenant Tanizaki, l'obscurité a, par exemple, un impact bénéfique sur les dessins à l'or. L'or peut, parfois, paraître vulgaire mais lorsque ses courbes sont plongées dans l'obscurité, à la lueur d'une faible lumière, elles prennent de la profondeur, devenant sobres et élégantes. Et lorsque cette lumière se pare d'une flamme incertaine, ses dessins se révèlent à nous en plusieurs temps, se cachant à tour de rôle dans l'ombre, se répondant d'une poésie indicible.

« Une pierre phosphorescente qui, placée dans l'obscurité, émet un rayonnement, perd, exposée au plein jour, toute sa fascination de bijoux précieux, de même le beau perd son existence si l'on supprime les effets d'ombre.²⁷ » Cette recherche du beau par l'obscur s'étale dans tout le quotidien.

L'Orient, contrairement à l'Occident, recherche la beauté dans l'obscur : « Les couleurs que nous aimons, nous [japonais], pour les objets d'usage quotidien, sont des stratifications d'ombre : celles qu'ils préfèrent, eux [occidentaux], sont les couleurs qui condensent en elle tous les rayons du soleil.²⁸ » Un exemple simple : en architecture, nous privilégions les grandes baies vitrées, mettons de nombreuses petites lumières ou une grosse ampoule inondant la pièce d'une puissante clarté, laissant ainsi pénétrer un maximum de rayons lumineux se reflétant, se bousculant sur nos murs blancs.

Contrairement aux Occidentaux qui s'efforcent d'éliminer radicalement tout ce qui ressemble à une souillure, les Extrême-Orientaux la conservent précieusement et telle quelle, pour en faire un ingrédient du beau.²⁹

23. Michel Dalissier, *Philosophie japonaise : le néant, le monde et le corps*, Textes clés (Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2013), p.16.

24. *Ibid.* p.71.

25. Nakae, *Op.cit.* p.46.

26. Junichirō Tanizaki, *Éloge de l'ombre*, trad. par René Sieffert (Paris : Publications orientalistes de France, 1993), p.79.

27. *Ibid.* p.77.

28. *Ibid.* p.79.

29. *Ibid.* p.38.



Depuis la nuit où Marianne a découvert *L'éloge de l'ombre* à la bibliothèque, elle rêve de voir par elle-même ce dont parle Jun'ichiro Tanizaki. Apprendre à observer autrement l'obscurité régnante de la nuit, dans cette nuit qui lui a enlevé beaucoup, peut, peut-être, lui apporter une compensation, un échange ? Cependant elle le sait très bien, ce n'est pas l'obscurité de la nuit qui a été son ennemie, et même au contraire, mais maintenant qu'elle ne côtoie qu'elle, l'envie de la vivre pleinement fait vibrer la jeune femme.

Marianne l'a décidé et elle s'y tient. Il est 7h40 et son avion décolle dans 2h. Accompagnée de son amie Anceline, elle s'empresse de retrouver ses lunettes, non pas les FL-41, mais une paire qui pourrait s'apparenter à un petit masque de ski. Ces lunettes, qui ne permettent qu'une infime visibilité, lui servent en cas de force majeure, lorsqu'elle doit sortir en journée. C'est, entre autres, pour cela qu'Anceline l'accompagne. Ce n'est pas se retrouver seule dans un pays étranger qui effraie Marianne, mais d'être seule dans un endroit inconnu dans son état actuel. C'est au Japon que les filles se rendent, dans le pays du Soleil-levant, dans le pays de l'obscurité bienveillante.

Jeudi 28 septembre, 5h53. L'amorce de la descente de l'avion réveille les deux femmes. Le soleil, debout depuis trente minutes, inonde l'habitacle de ses rayons doux et chaleureux. Doux ? pas pour tout le monde. Retirant son masque de sommeil, la puissance de la lumière matinale transperce les paupières fermées de Marianne, qui se hâte de prendre ses lunettes. Alors que les passagers se dirigent vers le terminal, Marianne essaie, tant bien que mal, d'observer les rayons solaires traverser la passerelle de débarquement. Des plans successifs de rideaux lumineux, passant du jaune à l'orangé, qui lui rappellent les couchers de soleil qu'elle ne peut plus regarder. Avant de se rendre à l'hôtel où elles ont prévu de passer la journée, Anceline et Marianne se dirigent au Starbucks Coffee de l'aéroport international de Tokyo-Haneda.

- Il me faut un café...
- Mais tu vas pas dormir !
- En fait le café ça n'a pas toujours le même effet

sur moi. Le soir j'me sens juste bien avec, ça me booste pas vraiment. Et de toute façon on va pas dormir tout d'suite !

- Oui c'est vrai qu'on va s'coucher dans 3h, j'te suis !
- Café viennois ?
- Ouais c'est trop bon... dit Anceline sur un ton gourmand.

Le soir venu, aux alentours de 18h, Marianne et Anceline récupèrent les clés de leur voiture de location, une Volvo C40, et se dirigent vers la ville de Minami-Alps, dans la préfecture de Yamanashi. Afin de découvrir cette ombre dont parle Tanizaki, elles ont décidé de s'immerger pendant une semaine au sein d'une famille japonaise, qu'elles connaissent d'un ami commun. Celle-ci, au courant des troubles de Marianne, possède des valeurs traditionnelles japonaises et a accepté de lui faire découvrir les nuances d'une vie tamisée. C'est d'ailleurs pour cela que cette date a été choisie : le 29 septembre. C'est la fête de la lune d'automne, Tsukimi. Alors qu'en Occident la pleine lune est associée, dans la pop culture, à des phénomènes surnaturels ou extraordinaires comme les loups-garous, au Japon elle représente le travail et les récoltes, parce qu'elle permet aux paysans de travailler plus tard dans les champs. Mais aujourd'hui nous sommes le 28 septembre et les deux françaises, après 2h de route, s'approchent de leur destination. Au milieu d'une nature sombre et sauvage, la grande maison se dresse en lisière de forêt, surplombant le chemin sinueux. Ne pouvant atteindre le bâtiment en véhicule, elles garent leur voiture à une centaine de mètres, aux côtés de deux autres automobiles. Le parking, plongé dans le noir, inverse les rôles. Anceline, guide de Marianne en pleine journée, se retrouve dépendante de celle-ci dont les yeux voient alors mieux dans l'obscurité. Au bout du chemin, l'éclairage se diffusant par les claustras transparents entourant la maison se reflète sur toutes les surfaces : sur les arbres, dessinant leurs courbes majestueuses, sur les feuilles au sol, formant un tapis de lumière ainsi que sur les flaques d'eau. Plus elles s'approchent de la demeure, plus l'espace se développe à leurs yeux, sous forme de typologies lumineuses. Marianne en connaît quelques-unes, le miroitement pur d'une eau au sol, les anomalies d'un objet réfléchissant, l'écrasement

irrégulier de la lumière sur une surface discontinue, la dégradation brutale des reflets sur un relief. Et ici, dans le noir complet, tout est intensifié, faisant briller les flaques d'eau d'un éclat argenté. Une petite flaque, dissimulée aux yeux d'Aneline, surprend la jeune fille qui fait alors un petit bond de côté.

- Mais comment tu fais pour y voir aussi bien ??
- C'est une question d'habitude j'imagine. Et en plus on voit super bien ici !
- Parle pour toi, moi j'y vois que dalle.

Aneline suit Marianne de près. La maison érigée en phare au milieu de la nuit, dévoile l'enthousiasme de trois petites ombres dansantes qui cassent la lumière émanant du claustra. Derrière la porte d'entrée, on aperçoit le genkan, zone intermédiaire entre l'extérieur et l'intérieur. À travers la paroi translucide qui sépare le vestibule du reste de la maison, une grande ombre élancée avance tranquillement et ouvre la porte. La première chose que Marianne remarque est l'absence de fenêtres, remplacées par des portes coulissantes qui semblent être de papier et diffusant la lumière de la pièce principale au reste de la maison. Après les présentations, l'hôte emmène les deux jeunes filles par un couloir. Un couloir dont les murs, translucides, laissent passer la lueur de la salle de vie et lui offrent une nouvelle considération ; un véritable entre-deux, une jonction, un lieu dépendant de son environnement et qui, sans lui, tomberait dans les ténèbres. Au bout de celui-ci se trouve une chambre au style simple. Le mur opaque contre lequel s'appuie le lit se pare d'un ruban lumineux, complétant l'éclairage traversant les claustras. Habitues à des lumières vives et à des zones indépendantes les unes des autres, Marianne et Aneline découvrent une nouvelle spatialité, plus fluide, plus calme, loin des ombres arrêtées et des *all-over* éclatant de lumière.

La soupe au miso rouge, [...], que j'avais toujours consommée sans y prêter attention, je lui découvris soudain, en la voyant, à la diffuse lueur des chandelles, qui stagnait au fond du bol de laque noire, une réelle profondeur et une teinte des plus appétissantes. [...] Et le riz tout le premier, sa seule vue, lorsqu'il est présenté dans une boîte de laque noire et brillante déposée dans un coin obscur, satisfait notre sens esthétique et du même coup stimule notre appétit. [...] Arriver à ce point, l'on se rend compte de ce que notre cuisine s'accorde avec l'ombre, qu'entre elle et l'obscurité il existe des liens indestructibles.³⁰

CONSTRUIRE AVEC L'OMBRE

La maison japonaise est, elle, pensée différemment. Elle ne rejette pas l'ombre mais s'évertue à créer une harmonie, un équilibre entre lumière et obscurité. Faisons une petite visite. Démarrons par l'une des pièces emblématiques des maisons traditionnelles japonaises : le tokonoma. Les tokonomas sont de petits espaces créés par le renforcement d'un mur et possédant trois murs. Cette alcôve sert de zone d'exposition où on retrouve bonsaï, ikebana, peinture, objets décoratifs. Ils sont pensés de telle sorte à mettre en valeur l'obscurité. Leur recul et l'utilisation de laques aux reflets profonds et noirâtres y fait régner une impression d'obscurité car cette dernière est « la condition indispensable pour apprécier la beauté d'une laque.³¹ » Les rayons lumineux qui parcourent ces murs engendrent des coins sombres, titillent le mystère avec des jeux d'ombre. Cette ombre de qualité « renferme une épaisseur de silence, [...] une sérénité éternellement inaltérable.³² » De la qualité esthétique de l'ombre rayonne une magie et un mystère provoquant, comme dirait Tanizaki, un calme un peu inquiétant. Cette appréhension, bien que cela soit paradoxal, engendre l'attractivité des tokonomas car sans elle cet espace n'est qu'un lieu vide et nu, une niche banale perdue au milieu du dédale architectural des grandes maisons traditionnelles.

30. Tanizaki, Op. cit. p.48-49.

31. Ibid. p.41.

32. Ibid. p.57.

Vue de l'extérieur, la maison japonaise est imposante. Une impression donnée par un grand toit, étiré et étendu. Tel un parasol, il délimite au sol une zone protégée du soleil et, contrairement à de nombreuses autres zones géographiques où le toit est construit de façon à occulter le moins possible les rayons du soleil, le toit japonais dispose avec fierté l'ombre dans et autour de la maison. Dû en grande partie au climat et aux matériaux de construction de l'époque, la tradition japonaise a alors voulu créer, avec l'ombre, des relations esthétiques. Les degrés d'opacité de cette dernière constituent la plupart du temps l'unique ornement des pièces japonaises. La lumière indirecte produite par les shoji, ces parois translucides pouvant servir de portes coulissantes, est le facteur essentiel de leur beauté. Cette sombre clarté, « cramponnée à la surface des murs de couleur crépusculaire³³ », charme l'espace et perce l'énigme de l'ombre. « Nous créons la beauté en faisant naître des ombres dans des endroits par eux-mêmes insignifiants.³⁴ »

C'est dans la ville de Oita que l'on comprend mieux comment cette pensée influence concrètement l'architecture japonaise. Mais qu'y a-t-il de si particulier dans cette ville de 500 000 habitants ? Un bâtiment, ou plutôt trois bâtiments, de l'architecte Kengo Kuma (1954-) s'y trouvent. Deux villas (Comico Art House) et un musée (le Comico Art Museum) dont dépendent ces maisons. Le revêtement extérieur du musée en cèdre carbonisé (bois brûlé, ce qui augmente sa durabilité) lui donne une magnifique couleur noire. Le Comico Art House explore, par le biais de l'architecture de Kengo Kuma dont c'est en quelque sorte la marque de fabrique, la sensibilité japonaise en mettant à l'honneur les matériaux traditionnels. Le plus intéressant pour nous, c'est lorsque la nuit fait son apparition. Les lumières artificielles sortent de leur sommeil, elles s'allument par touche à l'extérieur de la maison, dispersées en plusieurs petits points lumineux le long du chemin, mais n'éclairant directement le passage que très rarement. Ces tâches lumineuses s'évertuent à tracer des axes directionnels, plongeant dans l'obscurité les espaces alentours. L'éclairage n'est pas disposé de façon à écarter les ténèbres, mais plutôt comme points de repère. C'est là une différence majeure avec nos éclairages publics où l'on cherche l'ampoule la plus lumineuse pour éclairer le plus fortement possible un lieu afin de disperser toute résistance de l'ombre. Et il en est de même à l'intérieur de la maison

dans laquelle la lumière se fait discrète. La salle de bain, équipée d'une douche, d'un miroir et d'une tablette sous laquelle se glissent des rangements et sur laquelle se hisse une vasque n'offre que très peu de luminosité. Le bandeau lumineux est visible seulement au-dessus du miroir, tirant une ligne de la vasque à la douche. L'éclairage n'est là que pour la stricte utilité, n'éclairant qu'à l'endroit où cela est nécessaire. Lorsque l'on pense au fait que la culture japonaise intègre l'idée que les kamis et les esprits multiples habitent en tout lieu, il est aisé de saisir ce profond désir d'impacter le moins possible les espaces, en se contentant alors de touches lumineuses économes.

33. Tanizaki, *Op. cit.* p.53.34. *Ibid.* p.76.



SOCIÉTÉ DE L'ÉVÈNEMENT

UN PROBLÈME LUMINEUX

NÉCESSITÉ ÉNERGÉTIQUE

Aujourd'hui, c'est bien à cause de la hausse des factures électriques que de plus en plus de communes françaises éteignent ou réduisent drastiquement leur éclairage nocturne. En effet, l'éclairage public représente, à lui seul, 37 % de la facture d'électricité des collectivités.³⁵ L'extinction, du moins partielle, de leur éclairage ainsi que l'adaptation des systèmes techniques permet donc une réduction considérable du coût énergétique. De plus, la consommation électrique pour l'éclairage public en France nécessite à elle seule l'équivalent du fonctionnement d'un réacteur nucléaire. La réduction des coûts énergétiques des communes n'est pas le seul point positif quant à l'extinction d'un éclairage public et la redécouverte d'une nuit sombre et profonde.

L'Association Nationale pour la Protection du Ciel et de l'Environnement Nocturne (ANPCEN), une association française luttant contre la pollution lumineuse, réalise des campagnes de sensibilisation et contribue à l'élaboration de lois en faveur de la qualité de la nuit. Elle est la seule association œuvrant par une approche globale et agissant en même temps à l'échelle nationale et locale. Fondée en 1999 par des astronomes, des bénévoles de tout horizons la rejoignent afin d'échanger sur tous les enjeux de la pollution lumineuse : biodiversité, santé, énergie, climat et budget. Elle est reconnue d'intérêt général et reçoit, en 2014 et 2019, l'agrément national des associations de protection de l'environnement. Selon elle, la pollution lumineuse est un problème de santé publique. L'association décerne le label Villes et Villages Étoilés. En juillet 2015, L'ANPCEN publie, avec la Mission économie de la biodiversité, une synthèse regroupant différents tests autour de l'impact de la lumière artificielle sur les espèces animales. Et le résultat est affligeant ! Les animaux qui chassent la nuit sont privilégiés, les proies étant plus visibles, les oiseaux nocturnes sont désorientés, les poissons doivent modifier leurs cycles, les insectes sont piégés par les ampoules lumineuses et les plantes illuminées sont moins pollinisées*. Une nuit obscure est donc favorable au développement de la vie animale et par extension à celle de l'Homme. Comme tous les êtres vivants, l'Homme

possède une horloge interne alternant les activités à la lumière du jour et le repos dans l'obscurité de la nuit. La mélatonine, une hormone intervenant dans beaucoup de mécanismes physiologiques (régulation du métabolisme, défense immunitaire, cycle de sommeil) est synthétisée, dans notre corps, la nuit. L'exposition à des lumières artificielles nocturnes perturbe alors la sécrétion de mélatonine provoquant des troubles du sommeil. L'utilisation de lumières froides favorise également le dérèglement des horloges biologiques. En effet, la lumière bleue est un signal universel de l'alternance jour/nuit et la surexposition quotidienne à celle-ci, à travers les écrans notamment, encourage ces troubles du sommeil.

Une nuit obscure c'est aussi une nuit étoilée. Mise sur le devant de la scène par les astronomes, la pollution lumineuse empêche l'observation des étoiles, spectacle fascinant et rêveur, source de questionnement et d'admiration qui a ébloui les humains pendant des milliers d'années. Selon l'atlas mondial de la clarté artificielle du ciel nocturne dressé en 2016, un tiers de la population mondiale ne peut plus observer la voie lactée et se retrouve donc enfermé par un éclairage public omniprésent, ne pouvant plus s'évader de la fatigue terrestre.

*La lumière est source d'attraction : De nombreux insectes (papillons, coléoptères, mouches...) sont attirés par l'éclairage nocturne et se retrouvent piégés, à tourner autour de la source lumineuse jusqu'à mourir d'épuisement ou brûler par la chaleur de la lampe. La lumière capture les insectes à un endroit précis et facilite donc également la prédation. Chaque point lumineux tue en moyenne 150 insectes par nuit. En France, on compte près de 9 millions 800 milles lampadaires. La lumière est source de répulsion : Beaucoup de mammifères évitent les zones éclairées fragmentant ainsi les habitats naturels. L'éclairage artificiel pénalise l'activité de nourrissage et réduit la période d'activité des rhinolophes (chauves-souris). Des scientifiques de l'institut d'écologie et d'évolution de l'Université de Berne et du Centre d'écologie et des sciences de la conservation de Paris ont constaté, en 2017, que les plantes sur des sites illuminés connaissent une baisse de 62% des visites de pollinisateurs par rapport aux prairies vierges de pollution lumineuse. On observe également une dégradation de la photosynthèse. La lumière est source de désorientation : Des oiseaux migrateurs se déplacent de nuit en s'orientant avec la lumière des étoiles. La lumière artificielle attire et désoriente ces oiseaux. Au cours de la nuit du 8 au 9 octobre 2002, un millier d'oiseaux sont morts lors de la première mise en service de l'éclairage du nouveau pont entre la Suède et le Danemark. Les poissons modifient aussi leur cycle de migration, leur mode d'alimentation et de reproduction. Tout cela provoque un dérèglement massif de la chaîne alimentaire.³⁶

35. Mission Economie de la Biodiversité et ANPCEN, « Eclairage du 21ème siècle et biodiversité, Pour une meilleure prise en compte des externalités de l'éclairage extérieur sur notre environnement. », *Les Cahiers de BIODIV'2050*, Comprendre, n° 6 (2 juillet 2015) : p.49.

36. Mission Economie de la Biodiversité et ANPCEN, *Op. cit.*



S'il y a bien une chose que déteste Marianne, c'est de se retrouver au centre de l'attention. Or, en cet instant, elle trône au milieu de la route, sous la lumière du grand candélabre qui la domine. Autour d'elle, dispersés dans l'obscurité de la nuit, d'étranges silhouettes la fixent. Sous la violente lumière du lampadaire, Marianne ne peut discerner ne serait-ce qu'une vague forme au-delà du halo lumineux. Les seules informations qui lui parviennent sont un brouhaha de quelques mots sortant de l'ombre.

Revenue de son voyage au Japon depuis une semaine où elle s'était habituée à sortir le soir et à même oser enlever son bouclier visuel dans la journée en intérieur, Marianne est exaspérée par ces lumières blanches qui n'attendent qu'à transpercer ses rétines. Sa peur de la nuit, développée à cause de son agression, s'en était allé. Elle n'en avait plus peur car, paradoxalement, la réduction de lumières nocturnes trop présentes permettait d'y voir plus clair et de prendre le contrôle de son environnement. Même Anceline, dont les yeux s'étaient habitués rapidement, s'était surprise à enfin discerner les flaques d'eau sur le chemin de la maison. Mais ici c'est le retour des éclairages invasifs aux halos éblouissants. On retrouve le même problème d'éblouissement sur un appareil photo. Si deux zones proches ont une trop grande différence de luminosité, le focus automatique se fera sur la zone lumineuse, réduisant encore plus la vision autour de cette dernière. C'est ainsi que sous la lumière du projecteur, Marianne discerne encore moins ce qui l'entoure, au-delà de l'horizon lumineux. Elle se sent en proie à une irrésistible peur, une peur de perte de contrôle qui dissimule derrière un écran factice des monstres invisibles. Elle cherche toutes les sorties possibles, scrute les façades, et envisage les pires scénarios. Mais tout ce qu'elle réussit à faire c'est plonger son regard dans l'ampoule étincelante du candélabre qui la maintient dans cette posture délicate. Soleil au milieu de cette nuit noire, Marianne, bien que munie de ses lunettes, est éblouie par son intensité. Ses pupilles, scrutant préalablement les ténèbres environnantes à la recherche de quelques indices, sont subitement exposées, sans aucune adaptation, à la source de tous ses

problèmes. Une dizaine de petites billes blanches apparaissent alors devant ses yeux – devant ou à l'intérieur de ses yeux ? – mélangées aux dizaines de petits insectes noirs tournoyants comme des drogués autour de leur trésor lumineux. Un petit oiseau, téméraire, a dû préalablement repérer ce repas servit sur un plateau d'argent. Il est actuellement en pleine course, moteur à 150km/h, sur le circuit lumineux fait d'appâts étourdis. Mais bientôt le petit être fatigué, lancé dans une course contre la montre. Gobant son dernier moucheron, il s'écroule d'épuisement et tombe aux pieds de Marianne qui y voit un signe potentiel de sa fin proche. C'est alors que la multitude d'insectes se met à danser, danser encore et encore, danser tellement que certains se grillent sur l'ampoule incandescente. Cette dernière propage un halo de fumée comme pour appeler d'autres prédateurs aériens.

Dans cette bulle où l'espace et le temps semblent irréels apparaît une silhouette, venant perturber le ballet qui se déroulait devant les yeux de Marianne. Une silhouette qui marche sereinement avant de disparaître de nouveau dans l'obscurité. Était-elle un leurre ? une illusion ? ou l'extérieur n'était-il pas aussi terrifiant que Marianne le pensait ? Bien déterminée à ne pas se laisser intimidée, la jeune fille se décide à affronter ses démons. Un pied devant l'autre, les jambes réticentes mais la volonté accrochée, elle s'avance avec prudence vers l'horizon noirâtre. Les murmures angoissants s'intensifient et semblent vouloir embrouiller son esprit. Des formes informes se dessinent devant elle, des amas incohérents de matière vivante. Plus elle avance et plus ces formes grossissent, ressemblant à des monstres humanoïdes. Marianne voit mal du fait de l'éblouissement mais aussi parce qu'elle porte ses lunettes.

« La lumière libératrice, se dit-elle. Visiblement nous n'avons pas la même définition du mot libérateur. » Mais bientôt la lumière s'estompe et les bruits angoissants retrouvent une douce intensité. Un groupe de jeunes gens, affalés contre la façade, ne semblent même pas se préoccuper de Marianne. Ils sont entre eux, à parler de concert et de ce qu'ils pourraient manger ce soir.



BIENFAITS DE LA LUMIÈRE

Cependant la lumière a bon nombre d'effets positifs, au moins tout autant que l'obscurité. La lumière c'est l'énergie, la joie de vivre, et le manque de lumière naturelle joue un rôle important dans la baisse de moral ou dans le TAF (trouble affectif saisonnier). Le TAF est une dépression liée au manque de lumière naturelle qui survient chaque année, en automne ou en hiver, et se traduit par une grande fatigue, un manque d'envie ou d'autres symptômes dépressifs.³⁷ Le rôle de la lumière est très important pour le bon fonctionnement de l'organisme, comme la sécrétion de la sérotonine qui contrôle humeur et production de la mélatonine. La lumière régule donc l'horloge biologique interne et un manque de sérotonine entraîne un dérèglement de la mélatonine, responsable des cycles d'éveil et de sommeil. La surproduction de cette dernière est un responsable des baisses de moral. La lumière naturelle est la principale source de sérotonine mais la lumière artificielle peut également jouer ce rôle. C'est pourquoi la luminothérapie, qui consiste à s'exposer devant un éclairage reproduisant la lumière du soleil, peut profiter aux personnes souffrant de symptômes dépressifs.³⁸

L'Homme, les animaux et les végétaux ont donc besoin de la lumière, mais sans oublier que pour que cette lumière ait un impact bénéfique, elle doit laisser place à l'obscurité et savoir se cacher. La sérotonine ne saurait se passer de lumière mais la mélatonine a besoin de l'obscurité de la nuit pour être stimulée. L'alternance jour/nuit n'est donc pas présente par hasard et nous devons nous assurer de conserver ses propriétés. Mais la lumière a d'autres capacités, quand elle se mélange à l'obscurité. Dans la nuit, l'éclairage peut diriger avec précision, révéler avec puissance et cela beaucoup plus efficacement que n'importe quelle signalétique diurne. Cependant, afin qu'elle dévoile son véritable potentiel, l'éclairage nocturne doit se confronter à l'obscurité ; il doit trancher avec elle. C'est de ce contraste puissant que naît une lecture simple et rapide de l'espace, sans s'éparpiller dans un aplat de lumière stérile.

37. Catherine Solano, « Dépression saisonnière : tout ce qu'il faut savoir », *Passeport santé*, 5 janvier 2022, https://www.passeportsante.net/fr/Maux/Problemes/Fiche.aspx?doc=depression_saisonniere_pm.

38. Jean-Gabriel Causse, *L'étonnant pouvoir des couleurs* (Paris : Éditions du Palio, 2014).

LE RÉVEIL DES GÉNÉRATIONS

L'ŒIL D'AUJOURD'HUI

Les multiples impacts de l'éclairage artificiel que nous avons abordés plus haut se ressentent de plus en plus. En subissant toujours plus de changements dans nos modes de vie, nous commençons, espérons-le, à nous réveiller. Les changements des comportements, des relations sociales et environnementales s'accroissent depuis quelques années et la pandémie du Covid-19 ainsi que la guerre en Ukraine sont des facteurs révélateurs, tant des changements effectués que des changements à réaliser, du système politique en lui-même à la manière de penser nos habitudes et nos espaces. Nous le voyons bien, ne serait-ce qu'avec nos parents ou grands-parents. Leur façon de voir le monde est déjà dépassée, les plongeant parfois dans une certaine incompréhension face aux changements. L'évolution si rapide de nos modes de vie, de nos peurs, de nos joies et de nos préoccupations nous fait souvent vivre dans un présent déjà passé. Nous avons tendance à voir « le monde actuel avec un œil déjà vieillissant.³⁹ » L'homme est à la traîne, il a dû mal à suivre la cadence. Souvent nous ne voyons que la dimension négative des choses nouvelles sans en voir les potentiels considérables, et à l'inverse nous mettons à l'honneur des solutions du passé moins adaptées à notre époque contemporaine.

Et pourquoi ce refus quasi permanent de changer de vision ? Pourquoi vouloir rester sur ces positions ? Nous remarquons, dans la plupart des circonstances, que ce qui bloque l'homme est la peur. L'image que j'ai toujours trouvée incroyable est celle de l'humain tétanisé face à une voiture, à un véhicule qui fonce sur lui ; certaines personnes ont tellement peur, qu'elles ne peuvent plus ni réfléchir, ni bouger au risque de se faire renverser. Cette peur est justement un des facteurs potentiels à ce refus d'avancer. Peur du progrès que l'on associe au futur, peur de l'inconnu. Nous bloquons et préférons rester sur ce qui a fait ses preuves auparavant, sur ce qui a déjà été vérifié. Aujourd'hui nous craignons le futur alors que les siècles qui ont suivis la Renaissance l'espéraient. Notre société « se replie sur elle-même, sur l'origine, la couleur, l'identité⁴⁰ », sur ses acquis car elle a peur du lendemain, peur de ce

qu'elle ne maîtrise pas encore. Ayant sans cesse besoin de se renouveler, la société spectaculaire se renferme sur ses propres idées, dans ce qu'elle peut et sait maîtriser aux dépens de la réalité. Et cela s'applique à quasiment tous les domaines dont celui de l'espace public.

Plongé dans la société spectaculaire, le territoire réel s'aménage en un territoire de l'abstraction. Cf. Société de spectacles, p.2.

Au sein de ces « territoires de l'abstraction » vit l'éclairage public qui abstrait alors la réalité pour correspondre à une idéologie conçue par cette même société du spectacle, qui peut alors en avoir le contrôle. Évidemment l'éclairage public est bien antérieur à la création de cette société théorisée par Debord. La spectacularisation est aussi un concept utile ; dans notre cas, elle aide à penser, non seulement, ce désir, cette nécessité d'exposition des choses qui permet de gommer les contours de ce qui est autre qu'elle, mais aussi le fait que la peur de la nuit est encore plus ancienne. Cependant, les mœurs ont changé, les problématiques ont évolué et les dangers d'autrefois, bien que toujours réels, sont amoindris. Mais l'évolution des dispositifs d'éclairage permet de cultiver une peur qui correspond à une image que le spectacle pose en permanence devant nos yeux. C'est l'abstraction du réel afin de convenir à cette image prédéfinie, auparavant vraie.

DÉBUT D'ÉTINCELLE

Si nous sommes apparemment en phase de réveil, avec le retour, par exemple, à des modes de déplacements non polluants et doux, les espaces – en particulier publics – eux, ne suivent malheureusement pas. Certes nous avons aujourd'hui de nouvelles pistes cyclables, de nouvelles zones piétonnes, de nouvelles techniques d'éclairage, mais les aménagements des espaces ne sont majoritairement pas pensés comme un tout. À la place, on voit plutôt comme une succession ou un empilement d'idées ; souvent tributaire de notions comme la patrimonialisation et son concept phare le tourisme. Source de revenu importante pour les villes, nous l'avons vu, ce sont souvent des logiques de plaisir, voire de mémoire qui dirigent l'implantation d'éclairages dans une volonté de correspondre « aux quêtes identitaires et esthétiques

39. Viard, Op.cit. p.9.

40. Ibid. p.13.

DE NOUVELLES PRATIQUES OBSCURES

Prenant son envol dans les années 1970 à la suite de la désindustrialisation, l'urbex croise le langage des ruines, de l'exploration et de l'archéologie. Entre 1990 et 1995 est fondé, à Rome, le collectif Stalker, réunissant divers artistes et architectes avides de redécouvrir les espaces délaissés afin de se confronter à la réalité du terrain. En pénétrant dans ces friches urbaines, au milieu d'un tissu fracturé par l'expansion des villes au xx^e siècle, les Stalker découvrent les vestiges d'une Rome industrielle et marginale, non loin de la Rome antique et désirable. Depuis sa création, le collectif marche dans les périphéries des grandes villes du continent en se frayant passages et ouvertures au travers des barrières excluant ces territoires secondaires. Passant d'espaces en construction à des lieux en décomposition, Stalker guide toute personne dési-

*En fait, ils ne sont pas autre chose que ce qu'ils font. Que font donc les Stalker ? Ils arpentent. Ils cherchent des itinéraires et des territoires, dans les villes entre les villes, qui échappent aux cartographies connues et permettent d'en inventer d'autres.*⁴³

reuse de voyager dans des lieux cachés, inédits où la nature sauvage semble vouloir enfouir l'existence de toute civilisation. Gilles Tiberghien, philosophe français et grand arpenteur, les définit ainsi :

Stalker se réapproprie les concepts psychogéographiques de dérive posés par les situationnistes trente ans plus tôt. La psychogéographie, définie par Debord, est l'étude des lois et des effets d'un milieu géographique agissant sur le comportement affectif des individus. La dérive urbaine s'appuie sur la découverte de la ville par l'errance, permettant ainsi à l'individu de comprendre l'organisation d'un espace par l'impact émotionnel que celui-ci laisse sur sa propre expérience. Cela s'exprime par de nouveaux modes d'expérimentation et d'action tirant parti de façon ludique des brèches et du provisoire dans la ville. Benjamin Walter (1892-1940), philosophe et historien de l'art, parle du flâneur, citoyen déambulant nonchalamment dans la ville. Il se dissocie de l'homme de la foule qui, hébété, suit un rythme monotone sans prendre le temps de regarder la ville comme un paysage. Le flâneur résiste à la rationalisation qui, modifiant violemment l'expérience urbaine, modifie du même coup sa perception et enlève à la ville la poésie de ses rues.⁴⁴

Le concept situationniste de dérive urbaine démontre que cette déambulation aléatoire permet de briser la routine de la ville et donne à chacun la possibilité d'être acteur de sa vie. Stalker reste dans ce sillage en traversant et en investissant les interzones urbaines afin d'en proposer une lecture inhabituelle et personnelle par, entre autres, la réalisation de cartographies collectives se dessinant par l'appréhension de chacun. D'après Stalker, l'impact émotionnel d'un espace ne dépend pas de ce dernier mais se construit selon l'expérience de chacun. Si l'expérience est le facteur déterminant, cela veut dire, qu'à terme, c'est la mémoire du lieu qui définit ledit lieu.

Cette pratique se définit en outre par ce qu'on appelle l'exploration urbaine ou urbex. C'est la découverte de lieux oubliés, abandonnés qui renferment pourtant une histoire qui n'attend qu'à être redécouverte. On peut y trouver trois niveaux : le sous-sol, avec par exemple les catacombes interdites de Paris ; les toits, offrant une vision de la ville que peu de personnes peuvent avoir ; et le niveau plus classique des constructions abandonnées telles que des maisons ou des châteaux. La civilisation urbaine spectaculaire, qui avance tout droit sans se préoccuper de ce à côté de quoi elle passe, voit dans la découverte lente, dans la discontinuité, une vie marginale. Bien que beaucoup qualifient cette pratique d'étrange, elle conquiert de plus en plus de personnes dont certains voulant s'extraire d'une société bruyante qui ne leur correspond plus. On remarque cela principalement dans les catacombes interdites de Paris ou la communauté des cataphiles, individus explorant les catacombes, se baptise un nouveau nom propre à ce monde souterrain. C'est une nouvelle vie, une nouvelle chance de pouvoir s'affirmer en tant que soi. J'ai moi-même eu l'occasion de faire partie de cette communauté mais je n'ai jamais voulu séparer mon moi en surface de mon moi sous la surface. La cataphilie est un univers légèrement à part du reste de l'urbex mais ce monde se retrouve dans son utilisation de l'abandon, de l'obscurité qui est, à l'inverse de la société étatique, bien plus importante et appréciée que la lumière. C'est une obscurité physique, qui se caractérise par l'absence de lumière naturelle ou même d'éclairage artificiel, à l'exception de sa propre lampe torche, mais aussi une obscurité historique et déambulatoire. Obscurité se définit alors par l'inconnu, le fait de ne pas connaître l'histoire de certains lieux, de décider du chemin à suivre à l'instant T, non déterminé ni même maîtrisé. C'est la possibilité de créer ses choix, d'inventer son histoire.

43. Gilles A. Tiberghien, « La vraie légende de Stalker », *Vacarme* 28, n° 3 (2004) : p.94-99, <https://doi.org/10.3917/vaca.028.0094>.

44. Anne Boissière, « "Paris capitale du XIX^e siècle" : Walter Benjamin et la ville », *Humanisme*, n° 306 (2015) : p.37-41, <https://doi.org/10.3917/huma.306.0037>.



Un soir, quelques nuages disséminés ici et là et un but en tête. Un tracé bleu, en pointillé, apparaît sous ses yeux, sur son téléphone. Il traverse villages, campagnes et forêts pour l'amener à l'objet de ses attentes. Marianne se trouve alors sur un petit chemin, un sentier longeant un mur, au sein d'une forêt où les arbres, témoins du vent et du soleil couchant, disposent à ses pieds une parade de formes inexplicables. La jeune fille avance sur le sentier, longe la muraille à la recherche d'une entrée quelconque, d'un affaissement, d'une échelle naturelle ou d'une ouverture suspecte. Quelques fragments de mur se détachent ici et là jusqu'à ce qu'une pierre au sol offre un tremplin nécessaire au franchissement de l'obstacle. À cheval sur la barrière, Marianne sait qu'elle franchit le cap de la légalité, qu'elle est sur le point de se retrouver en terre inconnue, aux multiples dangers. Mais alors pourquoi y aller ? Pourquoi prendre ces risques ? L'exploration urbaine est un temps flou et incertain qui attire bon nombre de curieux. Marianne s'adonne à cette dérive, arpentant différents lieux marginaux, délaissés et abandonnés dont le jeu est la découverte d'une entrée pour une complète liberté de déambulation. Marianne y retrouve, depuis son retour du Japon, cette sensation apaisante qui lui avait permis d'avoir une certaine vie en société. Mais avec cette pratique elle ne se rapproche en rien de la société française, on peut même dire qu'elle s'en éloigne et – pire, ou mieux – elle entre en confrontation. Ici le noir prend toujours une grande place, le courant électrique s'éloignant de ces coins délaissés. C'est alors avec son unique lampe de poche qu'elle éclaire les lieux. Ce qu'elle aime, c'est la dérive, la pleine liberté d'action et de mouvement sous l'unique surveillance de l'espace environnant. Urbex et dérive s'opposent tous deux au tourisme qui fige l'espace, annule la surprise, la découverte et le spontané. Et par la pratique de l'urbex, elle peut imaginer les histoires d'un lieu, d'une maison, d'une école, d'un château, au travers d'objets et de déambulations aléatoires, laissés dans leur lit d'origine. L'urbex c'est aussi se retrouver avec soi-même, loin de la modernité – et parfois tout près d'elle – dans le silence et l'obscurité.

Elle considère que c'est une chance. Avec cette dérive qu'elle apprécie tout particulièrement, elle peut, par l'abandon du bâti et son enlacement avec la nature renouvelée, se reconnecter avec cette dernière comme force dominatrice qui reprend toujours ses droits. Quelques années auparavant, Marianne s'était aussi adonnée à la cataphilie, la visite de catacombes et en l'occurrence les parties interdites des catacombes de Paris. Son intérêt réside dans les salles à découvrir, les rencontres que l'on peut y faire mais également dans la déambulation dans l'obscurité, éclairant son propre chemin et découvrant le monde par son expérience, ses actions et le mouvement de son corps. Marianne ressent le besoin de se confronter et d'évoluer dans ces lieux où les ténèbres sont persistantes, où l'incompréhension de l'espace est majeure, afin de rationaliser cette peur souvent stéréotypée. Cette peur ou cette crainte de l'obscurité s'en va rapidement en urbex, car c'est elle qui crée l'ombre, autorise les découvertes et qui choisit où et comment éclairer. Finalement la jeune femme retrouve une certaine paix dans cette pratique, une paix qu'elle ne peut avoir dans les villes ou même certaines campagnes. Le Japon aura confirmé à Marianne que l'imaginaire est très puissant et surtout, que la lumière a tendance à brider et que l'obscurité physique sème les germes de la vie.





CONCLUSION

PERCEPTIONS

PERCEPTIONS PHYSIQUES

La perception d'un espace n'est pas seulement la perception visuelle mais la façon d'appréhender une multitude de facteurs immédiats et à distance. La perception à distance est permise par les récepteurs à distance, qui sont les yeux, les oreilles et le nez. La perception immédiate se fait par le toucher (la peau et les muscles). Dans les récepteurs à distance, la vue reste celui qui prime, le nerf optique contenant 18 fois plus de neurones que le nerf cochléaire (l'ouïe). Au-delà de 30 mètres, les signaux auditifs sont considérablement réduits alors que l'œil est extrêmement efficace jusqu'à 100m et reste utile à 1 voire 2 km. Mais encore plus efficace, le sens olfactif souvent dénigré, est mis de côté alors qu'il est à la base d'un des modes les plus primitifs et les plus fondamentaux de la communication et de la mémoire. Les mécanismes de l'odorat sont principalement chimiques et affectent de façon plus ou moins conscient nos comportements et nos états émotionnels.

*Chez les animaux, l'odorat contribue au repérage de la nourriture, il aide les traînards à retrouver ou à suivre le troupeau ou le groupe et intervient également dans l'établissement du territoire. L'odeur trahit la présence de l'ennemie et peut même servir de moyen défensif. La puissance des odeurs sexuelles est bien connue de ceux qui ont vécu à la campagne et vu une chienne en chaleur attirer les mâles à des kilomètres à la ronde.*⁴⁵

Les odeurs ont donc un grand pouvoir d'évocation des souvenirs de manière plus marquante, plus profonde, plus riche et plus variée que les images ou encore les sons et leur déficience affecte le fonctionnement de la mémoire. Le manque d'odeurs appauvrit ces souvenirs et contribue à la monotonie des

espaces. Aujourd'hui, les quelques odeurs qui subsistent dans nos rues sont principalement celles de voiture, de gasoil, de bitume ou de pisse. Si bien que lorsque l'on passe devant une boulangerie, l'odeur des viennoiseries devient un moment olfactif exceptionnel, si rare et si précieux que l'on se croirait à cet instant précis entouré d'un millier d'anges. Certes cela nous offre des moments exquis mais témoigne également d'un appauvrissement de nos sensations.

La perception de l'espace n'implique pas seulement ce que l'on peut voir, sentir ou entendre mais aussi ce que l'on peut délaissier. Ainsi, dans un espace intérieur, les Japonais se contentent de murs fins, laissant les sons se dissiper naturellement tandis que les Allemands utilisent des murs épais, afin d'en faire barrière nette.⁴⁷

Bien sûr, les individus sont plus complexes et se différencient au sein d'une même culture, selon l'âge et le statut social. Par exemple, étant étudiant, je préfère généralement les espaces isolés mais dont l'acoustique intègre légèrement les bruits alentours, provoquant une sensation de tranquillité mais non d'isolement. Je remarque aussi que beaucoup d'étudiants aiment travailler à la bibliothèque, au milieu de bruits d'ambiance gérés par l'ensemble des gens présents. Et je pense qu'une bonne partie de la population active se cloître dans les lieux domestiques, à l'abri du monde extérieur. Ces différentes façons de voir son environnement affectent le ressenti que celui-ci a sur nous. Si nous sommes habitués à être entouré de gens, l'obscurité et la désertion de la nuit provoqueront en nous une peur plus grande qu'une personne s'accommodant de lieux tranquilles, sans distractions extérieures.

PERCEPTIONS CULTURELLES

La multiplicité des individus d'une même culture donne alors quelques fils à retordre quant à la manière d'appréhender les espaces. Mélanger plusieurs cultures différentes au sein d'un même espace et vous avez un combo plus explosif que la bombe à hydrogène. Par exemple aux États-Unis, d'après Edward T. Hall, le mélange arabo-américain se fait difficilement. La culture arabe met un fort accent sur les odeurs, servant par exemple à ressentir la bienveillance ou non d'une personne tandis que l'américain du nord délaisse les odeurs au profit de la vision. Il suffit de lire le passage assez drôle de Reyner Banham sur les Américains et

*Pendant la 2e guerre, en France, j'ai constaté que l'arôme du pain français, frais sorti du four à 4h du matin, pouvait faire arrêter net une jeep en pleine course. [...] On pourra savourer le parfum du café, des épices, des légumes, des volailles fraîchement plumées, [...]. Des sensations olfactives de ce type contribuent à créer une impression de vie ; et les passages et transitions d'une odeur à l'autre ne servent pas seulement de points de repère aux habitants mais ajoutent du piquant à la vie quotidienne.*⁴⁶

45. Edward T. Hall, *La dimension cachée*, 1966, trad. par Amélie Petita, Points Civilisation (Paris : Seuil, 1971), p.67.

46. T. Hall, *Op. cit.* p.71.
47. *Ibid.* p.161-168, 183-201.

les odeurs.⁴⁸ Il en va de même lorsqu'une personne veut s'isoler. Pour se sentir vivant, il faut dans la culture arabe vivre avec les autres, si bien que les maisons sont généralement constituées d'une seule pièce où partager chaque moment. Toujours d'après Edward T. Hall, quand une personne arabe veut rester seule avec ses pensées, elle ne s'isole pas mais arrête simplement de parler pendant, parfois, un ou deux jours. Ceci à un impact différent chez l'Américain du nord ou chez l'Européen ; le silence prolongé étant perçu comme un mécontentement.

Sachant que la France est aujourd'hui un pays où plusieurs cultures coexistent, il est difficile d'établir une règle à suivre, mais il faut chercher le point commun qui, entre toutes ces civilisations, peut rassembler les gens autour d'un même concept, d'une même idée, d'un même espace. Ce qui paraît assez évident c'est que la Nature joue ce rôle unificateur, présente dans chaque culture. Mettre en avant cette Nature, du moins en la préservant, sans oublier les buts de l'éclairage qui sont de sécuriser, de diriger et de révéler. Et c'est entre autres pour cela que partager la connaissance de son territoire est si primordial. Il est important de trouver des notions globales unifiant les espaces, mais aussi de garder l'identité de chaque territoire, non seulement afin de créer des expériences particulières et de graver en mémoire l'identité du lieu (c'est ici que la démarche du collectif Stalker exprime que c'est ce que l'on retient du lieu par son expérience qui définit ledit lieu), mais également pour faire honneur à cette Nature, à sa création, à son évolution qui marquent chaque territoire différemment.

Penser à la fois en termes de totem marqueur de territoire plus que de frontière, d'identité des lieux et des territoires plus que de fusion entre identité des origines humaines et des lieux. [...] Il nous appartient désormais de partager la connaissance du territoire où l'on réside. Non pour s'y enfermer, mais pour la mettre en partage, pour la transmettre.⁴⁹

EXPÉRIENCES LUMINEUSES

Partager la connaissance de son territoire par l'éclairage c'est donc pouvoir créer des expériences lumineuses particulières. La liberté favorisant le chemin individuel, nous nous sommes tournés vers une société de l'événement. Pour vivre ensemble, pour « être humain avec les autres humains, non pas simplement devant notre écran, mais dans la rue, au cœur du monde⁵⁰ », il faut créer la rencontre occasionnelle. Pour que cette rencontre ait de la valeur, il ne faut pas fusionner mais relever les différences. C'est en cela que le terme d'expériences lumineuses prend son sens. En développant des ambiances adaptées à chaque espace, chaque lieu devient indépendant, favorise le sentiment d'unique nécessaire au ravissement que l'on a perdu via la standardisation, tout comme l'on a perdu la vision d'un ciel majestueux et étoilé. En plus de forger l'identité d'un lieu, de prendre en compte les besoins de l'environnement immédiat, cela rend ces lieux attractifs du fait de leur originalité et les sécurise réellement (non pas simplement un sentiment de sécurité mais une réelle sécurité). En effet, nous l'avons vu, la peur de la nuit n'est pas directement liée à l'obscurité de celle-ci mais davantage à la désertion des espaces, un facteur réellement plus dangereux. Les événements ou les balades nocturnes apportent de bonnes raisons de ne pas s'enfermer chez soi et une envie d'explorer la nuit. Ce n'est, bien entendu, qu'une spéculation mais je suis persuadé que cela peut jouer un rôle dans l'insécurité réelle et ressentie.

48. Reyner Banham, « A Home Is Not a House », *Art in America*, avril 1965, p.70-79.

49. Viard, *Op.cit.* p.37-38.

50. Viard, *Op.cit.* p.36.

ET POUR FINIR

L'obscurité demeure et demeurera toujours une énigme. Elle est à la fois source d'inquiétude, de mystère et de fascination. Bien que nous ayons tenté d'en définir certaines limites, sa nature même est incertaine, tout comme les réactions qu'elle suscite chez chacun d'entre nous. Si la peur ancestrale de l'obscurité peut sembler commune à l'humanité, sa manifestation est toujours propre à chaque individu. C'est un terrain de jeu pour l'imaginaire, un espace de liberté où se mêlent rêves et peurs, un espace de doute entre forme et informe.

En refermant ce mémoire, peut-être vous sentirez-vous plus à l'aise dans l'obscurité, moins en proie à la peur de l'inconnu qui la caractérise, ou peut-être resterez-vous anxieux face à la nuit. Mais souvenons-nous, dans la nuit profonde et imperturbable, qu'elle n'est pas seulement le domaine des monstres et des cauchemars, mais également celui des étoiles, des rêves et de la vie qui bourgeonne. Ayons en tête que l'obscurité n'est pas une fin en soi, mais qu'elle est autre chose, un moyen de mieux voir la lumière qu'elle entoure. Nous avons de plus en plus oublié ce qu'est le jeu de la vie, ce vacillement entre contrôle et incertitude, entre maîtrise et hasard, le fait de savoir se laisser porter par l'harmonie naturelle. Société du risque zéro où vivre est devenu monotone.

Dans l'obscurité, la lumière des mots prend tout son éclat bien que leur lecture n'en soit pas évidente. Alors merci d'avoir éclairé les pages de ce mémoire pour un voyage vallonné, à la lueur des lucioles qui dansent en silence.

J'aimerais tenter de faire revivre, dans le domaine de la littérature au moins, cet univers d'ombre que nous sommes en train de dissiper [...] en obscurcir les murs, plonger dans l'ombre ce qui est trop visible. Je ne prétends pas qu'il faille en faire autant de toutes les maisons. Mais il serait bon, je crois, qu'il en reste, ne fût-ce qu'une seule, de ce genre. Et pour voir ce que cela peut donner, eh bien, je m'en vais éteindre ma lampe électrique.⁵¹

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

AUGIER, Émile. *Philiberte : comédie en trois actes et en vers*. Paris : Calmann Lévy, 1896.

BOHRINGER, Richard. *C'est beau une ville la nuit*, 1988. Folio. Paris : Denoël, 1989.

CHALLEAT, Samuel. *Sauver la nuit*. Paris : Premier Parallèle, 2019.

CHANGEUX, Jean-Pierre. *La lumière au siècle des Lumières & aujourd'hui*. Paris : Odile Jacob, 2005.

CHONÉ, Paulette. *L'âge d'or du nocturne. Art et artistes*. Paris : Gallimard, 2001.

DALISSIER, Michel. *Philosophie japonaise : le néant, le monde et le corps. Textes clés*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2013.

DEBORD, Guy. *La société du spectacle*. Folio. Paris : Gallimard, 1996.

FEUERBACH, Ludwig. *Essence du christianisme*. Traduit par Joseph Roy. Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven&Cie, 1864.

VAN GOGH, Vincent. *Brieven aan zijn broeder. Deel 3*. Amsterdam : J. van Gogh-Bonger, 1914. https://www.dbnl.org/tekst/gogh006brie03_01/gogh006brie03_01_0002.php.

GUYAU, Jean-Marie. *L'Art au point de vue sociologique*, 1889. Bibliothèque idéale des sciences sociales. Lyon : ENS Éditions, 2016. <http://books.openedition.org/enseditions/5995>.

MENDINI, Alessandro. *Écrits d'Alessandro Mendini : architecture, design et projet*. Propos d'artistes. Dijon : les Presses du réel, 2014.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR. *L'enfer*, 1876. In *Christ-Roi*, plateforme de textes d'auteurs catholiques, 4 octobre 2005. https://www.christ-roi.net/index.php/Mgr_de_S%C3%A9gur,_L%27enfer,_1876#l_y_a_un_enfer:_l.27enfer_n.27a_pas_.C3.A9t.C3.A9_invent.C3.A9_et_n.27a_pas_pu_l.27.C3.A9tre.

NAKAE, Chomin. *Un an et demi ; Un an et demi, suite*. Traduit par Eddy Dufourmont, Romain Jourdan, et Christine Lévy. Paris : Les Belles Lettres, 2011.

OFFENSTADT, Nicolas. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, 2022.

TANIZAKI, Junichirō. *Éloge de l'ombre*. Traduit par René Sieffert. Paris : Publications orientalistes de France, 1993.

TWITCHELL HALL, Edward. *La dimension cachée, 1966*. Traduit par Amélie Petita. Points Civilisation. Paris : Seuil, 1971.

VIARD, Jean. *Comment faire société ensemble?* est le fruit d'une conférence-débat donnée à Nancy le 3 mars 2005 dans le cadre de la démarche prospective Nancy 2020. Bibliothèque des régions. La Tour d'Aigues : Aube, 2005.

ARTICLES SCIENTIFIQUES OU DE RECHERCHE

BANHAM, Reyner. A Home Is Not a House. *Art in America*, avril 1965. In *Problemata*, plateforme en histoire & études critiques du design. <http://problemata.org/fr/articles/606>. [Consulté le 19 juillet 2023]

BARON, Nacima. Encore une fois, Bruce Bégout casse l'ambiance.... *EspacesTemps.net*, 4 juillet 2021. <https://www.espacestemp.net/articles/encore-une-fois-bruce-begout-casse-lambiance/>. [Consulté le 12 octobre 2022]

BOISSIÈRE, Anne. « Paris capitale du XIXe siècle » : Walter Benjamin et la ville. *Humanisme*, n°306 (2015) : 37-41. <https://doi.org/10.3917/huma.306.0037>. [Consulté le 28 septembre 2023]

CHALLÉAT, Samuel. « Sauver la nuit » : empreinte lumineuse, urbanisme et gouvernance des territoires. In HAL, archive ouverte pluridisciplinaire en recherche scientifique, Histoire, Université de Bourgogne, 2010. <https://theses.hal.science/tel-00589614>. [Consulté le 06 octobre 2022]

CHALLÉAT, Samuel, et Dany LAPOSTOLLE. (Ré)concilier éclairage urbain et environnement nocturne : les enjeux d'une controverse sociotechnique. *Natures Sciences Sociétés* 22, n° 4 (octobre 2014) : 317-28. <https://doi.org/10.1051/nss/2014045>. [Consulté le 06 octobre 2022]

DIDELON, Valéry. L'affaire *Learning from Las Vegas*: Productions et receptions (1968-1988). In HAL. Architecture, aménagement de l'espace, Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2010. <https://shs.hal.science/tel-01587899>. [Consulté le 19 juillet 2023]

MOSSER, Sophie. Éclairage et sécurité en ville : l'état des savoirs. *Déviance et Société* 31, n° 1 (2007) : 77-100. <https://doi.org/10.3917/ds.311.0077>. [Consulté le 21 janvier 2023]

SANCHEZ DE MIGUEL, Alexandre, Jonathan BENNIE, Emma ROSENFELD, Simon DZURJAK, et Kevin J. GASTON. Environmental risks from artificial nighttime lighting widespread and increasing across Europe. *Science Advances*, Environmental Studies, 8, n° 37 (14 septembre 2022) : 9. [Consulté le 04 novembre 2022]

SORDELLO, Romain. Comment gérer la lumière artificielle dans les continuités écologiques ? *Sciences Eaux & Territoires* Numéro 25, n° 1 (2018) : 86-89. <https://doi.org/10.3917/set.025.0086>. [Consulté le 15 septembre 2022]

TOUZÉ, Jacques. Obscurité et lumière dans la vie psychique. *Cairn.info*, Études juillet-août, n° 7-8 (2015) : 55-65. <https://doi.org/10.3917/etu.4218.0055>. [Consulté le 06 octobre 2022]

ARTICLES DE PRESSE

ADDE, Jean-Christophe. Fête des Lumières 2022 : plus de 2 millions de visiteurs, mieux qu'en 2021. *France 3 Auvergne-Rhône-Alpes*, 12 décembre 2022. <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/rhone/lyon/fete-des-lumieres-2022-plus-de-2-millions-de-visiteurs-mieux-qu-en-2021-2673508.html>. [Consulté le 19 février 2023]

BURNOUF, Sylvie. La pollution lumineuse délétère pour les populations d'insectes. *Le Monde.fr*, 20 septembre 2021. https://www.lemonde.fr/planete/article/2021/09/20/la-pollution-lumineuse-deleter-pour-les-populations-d-insectes_6095317_3244.html. [Consulté le 12 octobre 2022]

ÇA M'INTÉRESSE, l'équipe. Pourquoi a-t-on peur du noir ? *Ça m'intéresse*, 29 octobre 2021. <https://www.caminteresse.fr/culture/pourquoi-a-t-on-peur-du-noir-1173198/>. [Consulté le 13 février 2023]

DAGEN, Philippe. Pierre Soulages, le peintre qui a fait se rencontrer le noir et la lumière, est mort. *Le Monde*, 26 octobre 2022. https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2022/10/26/le-peintre-pierre-soulages-est-mort_6147426_3382.html. [Consulté le 23 février 2023]

RIGODANZO, Amélie. Sobriété énergétique : avec l'extinction de l'éclairage public, doit-on craindre pour sa sécurité ? *Franceinfo*, 16 septembre 2022. <https://france3-regions.francetvinfo.fr/centre-val-de-loire/loiret/extinction-de-l-eclairage-public-et-de->

linquance-doit-on-vraiment-craindre-pour-sa-securite-2615864.html. [Consulté le 21 janvier 2023]

GLOWEE. La Bioluminescence, 2022. <https://www.glowee.com>. [Consulté le 19 février 2023]

LÉVY, Olivia. Le pouvoir des couleurs. *La Presse*, 3 février 2015, sect. Société. <https://www.lapresse.ca/societe/societe/201411/14/01-4819004-le-pouvoir-des-couleurs.php>. [Consulté le 29 janvier 2023]

LUNEAU, Sylvie. Éclairage public et insécurité à l'épreuve des faits. *La Gazette des Communes*, 19 avril 2018. <https://www.lagazettedescommunes.com/558804/eclairage-public-et-insecurite-a-lepreuve-des-faits/>. [Consulté le 07 février 2023]

MAIRIE DE RAMBOUILLET. Éclairage public et bioluminescence. *Ville de Rambouillet*, 14 octobre 2022. <https://www.rambouillet.fr/eclairage-public-et-bioluminescence/>. [Consulté le 19 février 2023]

MISSION ÉCONOMIE DE LA BIODIVERSITÉ, et ANPCEN. Éclairage du 21^{ème} siècle et biodiversité, Pour une meilleure prise en compte des externalités de l'éclairage extérieur sur notre environnement. *Les Cahiers de BIODIV'2050*, Comprendre, no 6 (2 juillet 2015): 72.

NARBONI, Roger. Trame noire - Le temps de la maturité. *Filière 3e*, 16 juin 2021. <https://www.filiere-3e.fr/2021/06/16/trame-noire-le-temps-de-la-maturite/>. [Consulté le 07 février 2023]

OLIKROM. Marquage photoluminescent luminokrom, 2 km de piste cyclable sur Pessac. *LuminoKrom*, 28 septembre 2018. <https://www.luminokrom.com/2-km-de-piste-cyclable-sur-pessac-33/>. [Consulté le 19 février 2023]

PESCHARD, Quentin. Strasbourg, la ville qui travaille à réduire l'éclairage urbain pour rallumer ses étoiles. *Le Monde*, 20 septembre 2021. https://www.lemonde.fr/planete/article/2021/09/20/strasbourg-la-ville-qui-travaille-a-rallumer-ses-etoiles_6095261_3244.html. [Consulté le 07 février 2023]

PHOZAGORA. Histoire de l'éclairage public en France, 24 octobre 2006. http://phozagora.free.fr/?page=zoom_histoire. [Consulté le 18 février 2023]

SOLANO, Catherine. Dépression saisonnière : tout ce qu'il faut savoir. *Passeport*

santé, 5 janvier 2022. https://www.passeportsante.net/fr/Maux/Problemes/Fiche.aspx?doc=depression_saisonniere_pm. [Consulté le 20 février 2023]

BARNÉOUD, Lise. Minuit est-il l'heure du crime ? *Science et vie*, 10 octobre 2019. <https://www.science-et-vie.com/questions-reponses/minuit-est-il-lheure-du-crime-8978.html>. [Consulté le 22 janvier 2023]

ISTITUTO SVIZZERO. Stalker : expédition dans la périphérie romaine. *Arts et sciences en Italie* (blog), 26 novembre 2020. <https://blogs.letemps.ch/istituto-svizzero/2020/11/26/stalker-expedition-dans-la-peripherie-romaine/>. [Consulté le 06 octobre 2022]

TIBERGHEN, Gilles A. La vraie légende de Stalker. *Vacarme* 28, no 3 (2004): 94-99. <https://doi.org/10.3917/vaca.028.0094>. [Consulté le 06 octobre 2022]

VALO, Martine. L'éclairage grignote toujours plus la nuit. *Le Monde*, 5 août 2015. https://www.lemonde.fr/planete/article/2015/08/05/l-eclairage-grignote-toujours-plus-la-nuit-dans-l-espace-public_4712722_3244.html. [Consulté le 07 février 2023]

FILMS

KUBRICK, Stanley. *Barry Lyndon*. Histoire, Romance, 1975. <https://www.filmstreaming.com/4212-barry-lyndon.html>. [Vu le 15 décembre 2022]

MCCORMACK, Will, et Michael GOVIER. *Quoi qu'il arrive, je vous aime*. Animation. Netflix, 2020. <https://www.netflix.com/fr/title/81349306>. [Vu le 05 octobre 2022]

Merci à toutes les personnes qui ont participé, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire de fin d'étude :

- Catherine Geel, ma directrice de mémoire, pour ses conseils, ses critiques et ses réflexions.
- L'ensemble du collège professoral de l'ENSAD Nancy.
- Constance Sero-Guillaume, bibliothécaire à la médiathèque du Campus Artem de Nancy, pour avoir corrigé mes notes de bas de page et la bibliographie.
- Mes proches pour leur bienveillance et leur soutien.

Quand la lumière s'éteint, les lucioles dansent en silence
*La fin de l'abondance des sociétés d'Occident ou la nécessité d'éclairer
autrement*

Direction : Catherine Geel

Graphisme / illustration : Dominique Orsay

Papier glacé : les reflets perturbateurs de ce papier sont utilisés afin
d'encourager tout lecteur à lire ce mémoire sous une lumière tamisée.

Typographie : Candara

Soutenance le 23 janvier 2024

Édition Ensad-Nancy

Achevé d'imprimer en novembre 2023

Édité à 7 exemplaires

© Dominique Orsay - Ensad-Nancy

